

Du témoignage

Jean Norton Cru

Editions de l'aaargh

Internet, 2002

Première édition : 1930.

Paris, Jean-Jacques Pauvert

"Libertés", collection dirigée par Jean-François Revel, n° 48,
1967, imprimé le 10 décembre 1966 à Utrecht

En 1929 parut un livre qui fit grand bruit pendant plusieurs années; c'est que *Témoins*, de Jean Norton Cru, est une œuvre profondément originale et qui, au bout de trente-cinq ans, conserve sa valeur. Pour la première fois était appliquée aux écrits de guerre - et seulement à ceux des combattants authentiques - une méthode critique rigoureuse permettant de distinguer les récits et sentiments vrais des légendes et arrangements littéraires. D'abord, une longue préface sur la nature et le but de l'œuvre, sur les idées fausses au sujet de la guerre, sur les récits d'avant 1914, enfin sur la méthode suivie par l'auteur et ce qui la justifie. Puis, deuxième partie, sur chacun des 250 auteurs, une notice très précise de leurs séjours au front (dates, lieux, unités), suivie d'une appréciation critique de l'œuvre avec de nombreux passages cités. Cette méthode permit dans plusieurs cas à Norton Cru de découvrir qu'un récit donné pour authentique était imaginaire, l'auteur n'ayant connu le secteur décrit qu'après les combats, en phase d'accalmie.

C'est en distinguant les bons témoignages des médiocres, des mauvais, en comparant entre eux les bons témoins (d'âges, de situations sociales, de convictions politiques et religieuses les plus divers) que Norton Cru a dégagé les principales idées de sa préface, qui intéressent le sociologue comme l'historien.

L'œuvre étant longue (plus de sept cents pages in-8°) et coûteuse (100 F d'alors), de nombreux lecteurs prièrent Norton Cru d'en donner un résumé. C'est pourquoi il écrivit *Du Témoignage* (1930), qui comprend deux parties: les idées générales de la longue préface de *Témoins*, plus les réponses aux critiques et discussions ardentes et violentes qui avaient suivi la parution du livre; puis des extraits des meilleurs auteurs sur quelques aspects de la mentalité des combattants. C'est la première partie de *Du Témoignage* qui est rééditée ici. La note biographique qui termine le présent volume est due à M^{me} Théodore Vogel, sœur de Norton Cru. Elle éclaire la genèse et le destin de *Témoins*, en s'inspirant largement de la correspondance de l'auteur; elle reprend, avec quelques retouches, un article publié dans les *Annales de la Faculté des lettres d'Aix* (janvier 1961').

1. Mme veuve Norton Cru et Mme Théodore Vogel ont fait don à la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix de tout ce qui concerne *Témoins* et *Du Témoignage*: la deuxième édition de *Témoins* (préparée, non éditée); les livres de guerre étudiés par Norton Cru, et annotés - parfois très abondamment - par lui; les cartes du front, annotées par rapport aux bons témoins; les principaux articles français et étrangers parus dans les journaux et les revues sur les deux livres entre 1929 et 1933; la correspondance de Norton Cru pendant la guerre, pendant la préparation de *Témoins*, et après sa parution.

Épigraphes

"Le phénomène bataille est comme tous les phénomènes naturels justiciable de l'expérimentation et de la critique scientifiques."

Charles Nordmann: *A coups de canon*, p. 164.

"Le combattant a des vues courtes... mais parce que ses vues sont étroites, elles sont précises; parce qu'elles sont bornées, elles sont nettes. Il ne voit pas grand-chose, mais il voit bien ce qu'il voit. Parce que ses yeux et non ceux des autres le renseignent, il voit ce qui est."

Georges Kimpflin: *Le premier souffle*, p. 14.

"Prenons la leçon des choses et faisons notre profit des exemples où nous sommes... Hâtons-nous vers ces souvenirs que demain recouvrira l'oubli: hâtons-nous de ressusciter ces états d'âme."

Raymond Jubert: *Verdun*, p. 218-219.

"Ah, comme toujours, ceux qui n'ont pas vu, comment peuvent-ils juger?"

Marcel Fourier: *Avec les chars d'assaut*, p. 117.

"Celui qui n'a pas compris avec sa chair ne peut vous en parler."

Jean Bernier: *La percée*, p. 68.

"La guerre seule parle bien de la guerre."

P.-A. Muenier: *L'angoisse de Verdun*, p. 127.

"L'histoire [militaire] n'est qu'un tissu de fictions et de légendes, elle n'est qu'une forme de l'invention littéraire et la réalité est pour bien peu de chose dans l'affaire."

G. de Pawlowski: *Dans les rides du front*, p. 61.

"Si nous combattons la légende c'est qu'elle nous paraît à la fois inutile et dangereuse."

Georges Bonnet: *L'âme du soldat*, p. 70.

"Ce n'est pas par le désarmement qu'on rendra la guerre impossible. Si la haine demeure dans les coeurs, il est évident qu'on trouvera des armes à un moment donné."

Amédée Guiard: *Carnet intime* (phrase inédite).

"Comme tout autre... j'ai parfois déguisé ma pensée. Mais plus que jamais la guerre me fait prendre le mensonge en horreur: faute, maladresse, faiblesse, crime... C'est peut-être une des rares choses que la guerre m'aura fait gagner: le désir plus ardent de la vérité."

J.-E. Henches: *A l'école de la guerre*, p. 31-32.

Préface

La publication de mon ouvrage *Témoins* en octobre 1929 a causé des protestations véhémentes et des approbations chaleureuses. Ce me fut une grande satisfaction car d'une part je redoutais l'indifférence et d'autre part je n'avais pas la fatuité de compter sur la faveur générale. En un sujet aussi neuf et délicat je ne pouvais manquer de heurter bien des opinions et même blesser des amours-propres. Je ne l'ai fait ni par malice, ni par esprit de parti. Je n'ai donc pas à m'en excuser car la recherche scientifique ne doit tenir aucun compte de l'opinion publique.

Les critiques et les lecteurs qui ont donné leur adhésion à mes recherches, mes méthodes, mes résultats, ont exprimé le regret que le prix élevé de *Témoins* mette le livre hors de la portée du grand public et, en particulier, d'un grand nombre d'anciens combattants qui ont des raisons très personnelles pour s'y intéresser. On m'a suggéré de publier un résumé du gros tome, œuvre de vulgarisation qui contînt l'essentiel du sujet.

J'ai compris l'utilité de ce conseil, mais il m'a paru évident que *Témoins* ne saurait se prêter à une abréviation. Travail complet dans les limites que je me suis fixées, je ne saurais en extraire des pages de critique sans fausser le sens général du livre, et le sens particulier des pages choisies. J'ai donc fait un ouvrage différent. Je présente ici une suite de *Témoins*, à la fois un complément et une contrepartie, et qui, dans un certain sens, peut être considérée comme un abrégé du gros livre.

Ce qui ne peut s'extraire de *Témoins* ce sont les analyses critiques, mais je puis emprunter à l'Introduction qui est la généralisation des résultats particuliers des divers articles critiques. J'ai donc reproduit ici une grande partie de l'Introduction de *Témoins*, en y ajoutant des développements dont l'utilité m'a été démontrée par les comptes rendus où j'ai constaté que j'avais été parfois mal compris.

Ce livre se compose de deux parties distinctes.

La première pose le problème de l'histoire militaire et discute la valeur, générale ou particulière, des documents que sont les livres de guerre. Des cinq chapitres, les trois premiers empruntent beaucoup à *Témoins*, les deux autres sont intégralement nouveaux.

La deuxième partie est constituée d'extraits de livres de guerre, choisis parmi les témoignages sûrs, dont l'ensemble donne une synthèse de la guerre, ou du moins des aspects de la guerre qu'il importe le plus de connaître parce que la tradition et la légende les ont particulièrement déformés.

Ces deux parties sont parallèles et destinées à s'étayer l'une l'autre. Toutes deux sont constructives, elles mettent en lumière les ressources qu'offrent les bons témoignages que la critique de *Témoins* a dégagés de la masse des relations douteuses ou banales.

Puisse ce petit livre gagner de nombreux adhérents à la cause de la paix par la voie du bon sens plutôt que du sentiment, grâce aux confessions des poilus qui ont vu et proclamé la vérité.

Chapitre I

L’histoire militaire et les témoins

La tradition

L’homme s’est toujours glorifié de faire la guerre, il a embelli l’acte de la bataille, il a dépeint avec magnificence les charges des cavaliers, les corps à corps des soldats à pied; il a attribué au combattant des sentiments surhumains : le courage bouillant, l’ardeur pour la lutte, l’impatience d’en venir aux mains, le mépris de la blessure et de la mort, le sacrifice joyeux de sa vie, l’amour de la gloire. Les siècles, les millénaires ont ancré la réalité de cette conception dans l’esprit des citoyens qui n’ont pas combattu. Qui oserait douter de choses aussi anciennes, confirmées par le témoignage unanime des générations jusque dans la nuit des temps? Voltaire en a bien douté, Rousseau a bien nié avec énergie l’ardeur naturelle de l’homme pour les combats, mais le XIX^e siècle a cru pouvoir les démentir. Aussi, malgré le discrédit dans lequel la conception traditionnelle commençait à tomber au XVIII^e siècle, nous l’avons vue en août 1914, aussi solidement établie que jamais, plus même chez certains esprits, grâce à l’épopée de la Révolution et de l’Empire, grâce, chez les Allemands, à l’épopée de Sadowa et de Sedan.

On croyait, on croit encore connaître les guerres. On croit que les histoires générales, les histoires militaires, les études stratégiques, nous donnent des guerres de l’antiquité, du moyen âge, des temps modernes, de l’époque contemporaine, une image qui rivalise d’exactitude avec l’histoire politique, sociale, économique, intellectuelle ou artistique de ces mêmes périodes. C’est là une illusion aussi tenace que dangereuse. L’histoire militaire a été jusqu’ici inférieure aux autres histoires. Elle l’est parce qu’elle s’occupe de faits spéciaux que les témoins, les chroniqueurs, les historiens du temps, tous ceux dont les écrits sont nos seuls documents, se sont ingéniés à dénaturer par esprit de patriotisme, de gloriole, de tradition. Sans doute les témoignages sur l’histoire politique sont déformés aussi, mais on peut arriver, avec les méthodes historiques d’aujourd’hui, à corriger dans une large mesure cette déformation. On le peut parce qu’elle n’est que partielle et aussi parce que l’érudit d’aujourd’hui ne partage pas les préjugés de l’auteur du texte-document. Il n’en est pas de même avec l’histoire militaire. La déformation des documents est totale, elle l’est par tradition, tradition qui remonte aux origines mêmes de l’humanité sociale, tradition qui s’impose encore aujourd’hui à l’historien au moment même où il travaille sur les documents déformés. Comment pourrait-il corriger l’erreur du document, si totale, et alors qu’il porte en lui la même erreur? L’histoire non militaire a beaucoup gagné en exactitude depuis une centaine d’années grâce à une pratique d’une part, grâce à une attitude morale d’autre part. Sa nouvelle pratique consiste à ne pas se contenter des documents officiels ou de ceux qui proviennent des grands personnages; elle s’est mise à rechercher tous les documents possibles, ceux qui concernent les détails de la vie provinciale, ceux qui viennent des témoins les plus humbles. L’attitude est celle de l’impartialité scientifique; l’histoire a fait sienne la magnifique devise de la *Revue Historique*: *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia* (L’histoire ne doit rien dire qui soit mensonger, rien taire qui soit vrai). L’histoire militaire, qui n’a adopté ni cette pratique, ni cette attitude, peut-elle encore mériter le nom d’histoire dans le sens que nous donnons à ce mot au XX^e siècle?

Notre époque est fière de son esprit scientifique, elle se pique de ne rien accepter sans contrôle, il lui faut des preuves issues d’une expérimentation minutieuse et rigoureuse. Encore faudrait-il ne pas faire d’exceptions, ne pas accepter sans contrôle l’interprétation traditionnelle de certains phénomènes humains observables et vérifiables. S’est-on demandé si la conception traditionnelle de la bataille est conforme aux faits matériels et psychologiques observés par des témoins? Existe-t-il seulement des témoignages? Quels sont-ils? Leurs auteurs ont-ils réellement qualité pour témoigner? Quelles sont leurs lettres de créances? Ces questions je me les suis posées, comme bien d’autres soldats sans doute, dès le jour où, en 1914, le contact, le choc brutal des formidables réalités de la guerre réduisit en miettes ma conception livresque des actes et des sentiments du soldat au combat, conception historique et que, naïvement, je croyais scientifique. Je compris alors que j’ignorais la guerre d’une ignorance totale parce que, touchant à ce qu’elle a de fondamental, de toujours vrai, d’applicable à toutes les guerres, cette ignorance entraînait la ruine de toutes les opinions qui en dériveraient.

Les témoins

Vers la fin 1915, les premiers récits de guerre par mes propres frères d'armes parurent en volume. Dès lors, je m'intéressai particulièrement aux souvenirs de combattants, et ma vocation de propagandiste des témoignages du front naquit sans que je m'en doute. Jusqu'à l'Armistice je lus des souvenirs de guerre; la Paix venue, je lus encore, et un jour j'eus l'idée de faire un ouvrage sur tous les récits de guerre, rassemblés, triés, choisis, afin d'en exclure les récits de civils, des non-témoins.

Cette idée, en apparence si élémentaire, de ne jamais mêler dans la même liste les témoins et les non-témoins, de ne jamais confondre les témoignages qui sont des documents, avec les récits de seconde main qui n'en sont pas, personne ne semble l'avoir eue. J'ai rencontré bien des listes ou énumérations de livres de guerre, d'une douzaine à plusieurs milliers de titres; dans tous les cas, Lintier se trouvera cité à côté de Le Goffic, Galtier-Boissière à côté de Maurice Barès, ou de Bourget, de Victor Giraud, de René Boylesve, de Bazin, de Dumur. Quand mon travail n'aurait pas d'autre résultat que d'imposer la logique de la séparation de ces noms, en ce qui concerne leurs œuvres de guerre, il n'aura pas été inutile. Pour les guerres du passé, cette notion du témoin est encore plus vague dans nos esprits. Ainsi on parle toujours des grognards de Raffet comme s'ils avaient une autre existence que dans l'imagination de l'artiste inspiré par la légende. On oublie que Raffet est né en 1804, qu'il avait onze ans en 1815, qu'il n'a jamais vu de grognards en campagne, que ses premières lithographies militaires sont de 1830. Raffet n'a le droit de témoigner que par ses dessins de 1859 car il accompagna l'armée en Italie.

Mon but est de mettre en lumière la déposition des témoins probes, avertis, sachant voir en eux et autour d'eux, sachant rendre cette vision. On m'objecte aussitôt que chacun voit ou croit voir ce qu'un autre contredira, que la sincérité de tous est entière, que le témoignage est subjectif au premier chef, que la vérité de la guerre est une chimère, à moins que ce ne soit une vérité moyenne, ou composite, ou protéiforme, ou même contradictoire. Comment puis-je dire que les bons témoins ont su voir? Parce qu'ils ont vu en conformité avec la logique de la guerre, avec le gros bon sens, qu'ils sont tous d'accord sur les formes essentielles du combat et que, par ailleurs, on ne les voit jamais tomber dans le péché d'exagération ou de déformation légendaire. Ce sont des témoins certifiés et j'invite les sceptiques à épilucher leur texte pour voir s'ils les trouveront jamais en faute.

Les vingt-neuf témoins que je cote le plus haut présentent la plus grande diversité au point de vue de leurs dons naturels, de leur style, de leur manière d'enregistrer leurs impressions - de leurs fonctions et de leur grade au front, - de leur sort (tués, blessés ou indemnes) et de la durée de leur séjour au feu, - de leurs opinions politiques ou religieuses et de leur profession avant ou depuis la guerre, - de leur état militaire: soldats de carrière ou réservistes... mais en dépit de cette étonnante diversité on constate que leurs témoignages, chacun avec sa touche individuelle, tracent de la guerre un portrait unique où tout s'harmonise. L'absence de contradiction est ici un fait si nouveau, et cependant si évident, qu'il nous oblige à réviser les idées que nous a imposées une expérience classique: l'inévitable dissemblance des dépositions faites par les divers témoins oculaires d'un accident. Un accident dure quelques secondes et les facultés humaines ne peuvent pas en enregistrer les phases fugitives à la façon d'un cinématographe. Chaque témoin complète instinctivement, et suivant sa nature propre, la série des phases rapides dont plusieurs lui ont échappé. Il remplit les blancs instantanément et oublie désormais que c'étaient des blancs, des vides. Ce qu'il a cru voir, il croit sincèrement l'avoir vu. Il est donc presque impossible que sur une trentaine de dépositions on en trouve deux qui concordent, même à peu près.

Mais la bataille, la vie au feu, ne furent pas un accident éphémère. La durée en fut suffisante pour permettre l'adaptation des sens et de l'intelligence, la correction des erreurs de la veille par l'expérience plus claire du lendemain. Au lieu de phases rapides, toutes dissemblables, il y eut la répétition monotone et presque identique des journées mouvementées ou des journées rien-à-signalier, la récurrence des mêmes angoisses avant l'attaque, des mêmes périodes d'apaisement où veille, sous l'insouciance joyeuse, la même sourde angoisse devant la mort imprécise en des lendemains toujours menaçants. Le témoin observateur, probe, doué pour l'expression claire de ce qu'il observe et sent, a tôt fait d'adapter ses sens et son esprit tout en se maintenant dans un état de réaction active à son milieu. Il voit nettement en même temps qu'il proteste, il note fidèlement en même temps qu'il s'affirme, il dépeint artistement en même temps qu'il défend l'indépendance de sa raison. La conséquence de cette attitude morale, de cette discipline intellectuelle des notations quotidiennes, c'est que les légendes les plus contagieuses ne contamineront pas ce témoin en état de défense et que sa vision de la guerre, incomplète mais fidèle, aura une étonnante

ressemblance avec la vision d'autres soldats appartenant à d'autres secteurs, à d'autres armes, à d'autres périodes, à d'autres guerres, témoins aussi incomplets mais aussi fidèles que lui.

On constate, dès lors, que la vérité de la guerre est une réalité aussi tangible à l'intelligence que la vérité de tout autre phénomène observable, vérifiable, où nos actions et nos émotions entrent en jeu : les fêtes de l'Exposition de 1900, ou la célébration de l'Armistice, ou le 14 juillet 1919. La Guerre eut même l'avantage de durer plus longtemps et de faciliter, par la répétition des expériences, le rajustement des impressions aux faits.

Pourquoi la Guerre de 1914-1918 a-t-elle fourni une si grande quantité de témoignages du front, alors que les guerres du passé en ont laissé si peu ? On serait tenté d'attribuer cette abondance au grand nombre de mobilisés ayant été au feu, nombre très supérieur aux effectifs combattants des deux Napoléon. C'est l'explication qui s'offre à première vue, mais voici deux raisons plus probantes : la haute proportion 1° des poilus d'âge mûr, 2° des intellectuels au feu.

Dans aucune autre de nos guerres depuis 1792 l'âge moyen des combattants n'a été aussi élevé, et ce sont les hommes faits qui s'analysent et se racontent plutôt que les jeunes. Les Américains de la Guerre de Sécession ont moins écrit que les Français de 1914 parce qu'ils étaient beaucoup plus jeunes. Dans l'armée du Nord, ou de l'Union, 72 % des soldats n'avaient pas plus de 22 ans. Par contre 50 % des mobilisés français avaient de 29 à 47 ans en 1914 et de 33 à 51 en 1918. L'âge moyen des auteurs critiqués dans *Témoins* est de 31 ans en 1914, 35 ans en 1918.

Les hommes des professions libérales furent envoyés et maintenus au front en plus forte proportion que ceux des autres professions, ainsi que leurs pertes en morts le prouvent. Supposons en effet que les pertes en morts se distribuent entre les professions au prorata des effectifs mobilisés dans chacune d'elles et appelons 100/M (100 morts sur tant de mobilisés) ce rapport égalitaire. On trouvera que dans la réalité le numérateur ne fut pas toujours 100, mais tantôt plus petit, tantôt plus grand, suivant les aptitudes des diverses classes aux services de l'arrière : Mines 57, Transports 62, Industrie 70, Services publics 78, Agriculture 124, commerce 134, Domestiques non agricoles 185, Professions libérales 209. Ces dernières pertes montrent le parti pris de Barbusse, flatteur pour les préjugés populaires : "Pas de profession libérale parmi ceux qui m'entourent... Nous sommes des soldats combattants, nous autres, et il n'y a presque pas d'intellectuels." *Le Feu*, p.19.

J'ai voulu considérer tous les récits de combattants en donnant au mot combattant une signification différente de celle des lexicographes, mais conforme à la pratique de la guerre de 1914-1918 : tout homme qui fait partie des troupes combattantes ou qui vit avec elles sous le feu, aux tranchées et au cantonnement, à l'ambulance du front, aux petits états-majors : l'aumônier, le médecin, le conducteur d'auto sanitaire, sont des combattants ; le soldat prisonnier n'est pas un combattant, le général commandant le corps d'armée non plus, ni tout le personnel du G.Q.G. La guerre elle-même a imposé cette définition fondée sur l'exposition au danger et non plus sur le port des armes qui ne signifie plus rien. Les médecins de bataillon n'avaient pas d'armes, les officiers de troupes n'étaient souvent armés que d'une canne ; vivant au feu ils étaient combattants, tandis que les officiers de la 83^e division territoriale (maintenue à Paris pendant toute la guerre) n'étaient pas combattants en dépit de leur sabre et de leur revolver.

Je donne à *récits de combattants* la signification suivante : carnet de route, journal de campagne, souvenirs de guerre, lettres du front, pensées, réflexions ou méditations sur la guerre, récits fictifs, mais seulement lorsque la fiction n'est qu'un léger voile sous lequel on peut distinguer la personne de l'auteur, son expérience de la guerre, son unité, les secteurs qu'il a occupés, en un mot les faits réels de sa propre campagne. En somme j'accepte tous les souvenirs de guerre sous quelque forme qu'ils se présentent pourvu qu'ils soient des souvenirs personnels et non des emprunts faits aux véritables acteurs. J'inclus le livre d'Albert Thierry, projet du traité de paix, médité et composé dans les tranchées et au dépôt pendant une courte évacuation. J'exclus *Dixmude* de Le Goffic et tous les livres d'Henry Bordeaux dont par exemple *Les derniers jours du fort de Vaux* est fait d'emprunts aux carnets de Delvert, de l'abbé Cabanel (carnets étudiés dans *Témoins* sous le nom de leurs auteurs) et de quelques autres carnets inédits.

En outre, j'ai pendant longtemps admis le principe de ne considérer que les récits des rangs inférieurs de l'armée depuis le simple soldat jusqu'au capitaine. Je l'ai abandonné parce que les faits eux-mêmes se sont chargés de l'appliquer. Aucun officier de grade supérieur à celui de capitaine n'a publié de souvenirs dans le sens où je les définis ici, à l'exception d'un seul, commandant de brigade, le contre-

amiral Ronarc'h. Il faut ajouter à cette exception les lettres du lieutenant-colonel Bourguet publiées après sa mort. Quant aux commandants Bréant, Henches, Lefebvre-Dibon, ils n'avaient que le rang de capitaine dans la plus grande partie de la période racontée. Dans le grade-limite de capitaine il y a une logique des faits qui est pleine d'enseignements. "Pour connaître la guerre il faut l'avoir vécue comme commandant de compagnie au maximum... Seul celui qui vit nuit et jour dans la tranchée sait la guerre moderne... Notre maître, c'est notre misère quotidienne... Les camarades ce sont ceux qui vont du commandant de compagnie au poilu inclusivement. Les autres ce sont des chefs." Capitaine Rimbault

Mon but est de donner une image de la guerre d'après ceux qui l'ont vue de plus près; de faire connaître les sentiments du soldat, qui ne sont pas des sentiments acquis par imitation ou par influence, mais qui sont sa réaction directe au contact de la guerre; - de révéler toute une littérature, toute une classe de témoignages, une attitude d'esprit, une foi, un idéal, l'âme secrète de cette franc-maçonnerie des poilus, toutes choses inconnues, ou plutôt, et ce qui est pire, mal connues et méconnues.

Mon but est de faire un faisceau des témoignages des combattants sur la guerre, de leur impartir la force et l'influence qu'ils ne peuvent avoir que par le groupement des voix du front, les seules autorisées à parler de la guerre, non pas comme un art, mais comme un phénomène humain. Ce groupement exige d'abord la dissociation de ces témoignages d'avec la masse énorme de littérature de guerre où ils se trouvent noyés comme dans une gangue. Ils y étaient si bien perdus qu'on avait aucune idée de leur nombre, de leur nature, de leur valeur documentaire, des idées sur lesquelles ils étaient à peu près unanimes. On ne se doutait pas qu'ils représentent une manifestation unique de la pensée française, un accès de sincérité collective, une confession à la fois audacieuse et poignante, une répudiation énergique de pseudo-vérités millénaires.

Révélation de la guerre

J'ai dit que notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. Le mystère ne résidait pas, comme les non-combattants le croient, dans l'effet nouveau des armes perfectionnées, mais dans ce qui fut la réalité de toutes les guerres. Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions n'avait rien de commun avec ce que nous attendions, d'après ce que nous avions lu et tout ce qu'on nous avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme: telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa. Le contact avec l'ennemi, en se prolongeant, nous convainquit bientôt qu'il souffrait comme nous, qu'il se sentait aussi peu fait pour le rôle de soldat, tel qu'il est. Cette vérité n'avait jamais été proclamée; c'est à peine si l'on peut trouver quelques pauvres phrases isolées, le "Tu trembles, carcasse" de Turenne, le mot de Ney sur la peur, le "War is hell" du général Sherman, paroles de chefs, restées à l'état de mots et dont on n'a pas su comprendre toute la portée. Aujourd'hui il n'y a plus d'excuse pour ne pas comprendre, car la vérité sur l'attitude de l'homme envers la guerre, quand il la fait, a été exprimée non plus en mots, mais en volumes entiers, par au moins 250 témoins, intellectuels de diverses professions et de toutes les opinions politiques, sociales et religieuses. Ce dernier point est essentiel car certains civils ont voulu voir dans nos opinions sur la guerre des soldats l'expression d'un parti pris politique.

Au bout de quelques mois la guerre nous enseigna autre chose que nous mêmes longtemps à accepter définitivement, que plusieurs d'entre nous ont même renié depuis la guerre afin de ne pas contrister leurs parents, ou de ne pas introduire une hérésie dans leur credo politique. Les intellectuels, mieux trompés par les livres, furent aussi plus durs à convaincre que les simples, mais enfin tous les poilus sans exception acceptèrent un jour cette vérité: Si quelqu'un connaît la guerre, c'est le poilu, du soldat au capitaine; ce que nous voyons, ce que nous vivons, est, ce qui contredit notre expérience n'est pas, cela vint-il du généralissime, des *Mémoires* de Napoléon, des principes de l'Ecole de Guerre, de l'avis unanime de tous les historiens militaires. Il n'y avait là de notre part nulle fanfaronnade, et nous n'étions pas plus fiers de savoir ce que Joffre et Foch ne savaient pas. Nous savions parce que nos cinq sens, notre chair nous répétaient pendant des mois les mêmes impressions et sensations. Les grands chefs ne pouvaient pas savoir car leur intelligence seule était en contact avec la guerre, et la guerre ne se laisse pas concevoir par l'intelligence seule (du moins jusqu'ici, car cette intelligence ne pense qu'à travers la légende). Si le contraire était vrai, comment expliquer les absurdités successives des batailles des frontières, des attaques partielles de 1915, pour ne mentionner que les mieux connues? Ni le généralissime, ni les chefs d'armées et de corps d'armée, ni leurs états-majors n'étaient fous; nous sommes même convaincus, tous je crois, qu'ils étaient fort intelligents et fort instruits. Et cependant ils persistaient à faire ce que tout poilu trouvait absurde dès avant l'événement.

Mon travail est donc inspiré par une idée qui contredit ce que j'appellerai le paradoxe attribué à Stendhal. Tant d'auteurs combattants ont parlé de ce paradoxe, tant de civils aussi, qu'il importe de l'expliquer ici. On connaît l'aventure de Fabrice del Dongo sur le champ de bataille de Waterloo. Un jeune Italien de dix-sept ans se jette au travers de la grande bataille comme un chien dans un jeu de quilles, achète successivement trois chevaux pour les perdre aussitôt, joint son sort tour à tour à celui d'une cantinière, des hussards de l'escorte du maréchal Ney, d'un régiment d'infanterie, de la cantinière retrouvée, d'un caporal qui fait sa petite guerre en enfant perdu avec son escouade, d'un colonel des dragons. Ce récit absurde est une farce où Stendhal exerce son humour. Il a voulu dessiner une charge: l'idéal héroïque se heurtant à la réalité laide et méchante. Tout le prouve: Fabrice est presque un enfant, il est grisé d'héroïsme livresque, ce qui lui confère une naïveté que l'auteur pousse jusqu'à la sottise (Fabrice ne comprend pas ce qui a pu remuer la terre d'une façon aussi singulière: les boulets). Dans toutes les parties du champ de bataille, avec l'état-major, l'infanterie et la cavalerie, ses désillusions s'accumulent; au lieu de générosité et de discipline il ne voit qu'égoïsme et insubordination. Il a voulu contempler le spectacle sublime d'une grande bataille, et dans la réalité qu'il voit il ne reconnaît pas son rêve. "Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis; mais ceci est-il une véritable bataille?" Et quelque trente pages plus loin: "Ce qu'il avait vu, était-ce une bataille? et en second lieu, cette bataille était-elle Waterloo?" *La Chartreuse de Parme* parut 24 ans après Waterloo, lorsque de prétendus mémoires personnels se mêlaient d'art militaire et expliquaient la tactique de la bataille. Stendhal avait trop de bon sens pour ne pas voir qu'un témoin, s'il peut se raconter lui-même, ne peut pas témoigner pour les trois armées qui s'affrontèrent. Encore ne fais-je qu'une supposition gratuite car la pensée de Stendhal est si brièvement exprimée qu'on ne peut pas conclure grand-chose sur son intention. Un jour quelqu'un prétendit discerner dans les deux petites phrases trop vagues une idée saugrenue que je ne puis y découvrir. Qui a lancé cette idée avec un tel succès que tout le monde en parle comme si Stendhal l'avait exprimée en toutes lettres? Non content de prendre la farce au sérieux, le commentateur inconnu prétend que les phrases que je viens de citer signifient ceci: le soldat qui combat dans une grande bataille ne se doute pas qu'il assiste à un événement historique; il est même le seul à ne pas connaître, à ne pas comprendre la bataille; les chefs, au contraire, les civils, tous ceux qui n'ont pas été acteurs ni témoins voient l'événement avec lucidité. On eut vite fait de pousser plus loin et de dire que, de tous les témoignages possibles sur la guerre, celui de l'homme qui a mis la main à la pâte est le plus insignifiant.

Tel est le paradoxe que l'on attribue à Stendhal et qui est bien plutôt le fait de ses commentateurs. Ce paradoxe a fait son chemin, on le retrouve partout, dans tout ce qui a été écrit sur la guerre, soit par des combattants, soit par des civils. Ces derniers le considèrent comme une vérité démontrée. Chez les combattants on rencontre une minorité d'auteurs habitués à ne pas exercer leur critique sur les articles de foi et qui dans leurs souvenirs, par ailleurs médiocres, citent le cas de Fabrice comme un fait probant. Mais la majorité proteste contre cette fiction, cette fantaisie, ce paradoxe que contredit toute leur expérience du front. Le capitaine Kimpflin dénonce l'argument fallacieux en ces termes: "Les faits sont la chair vivante de l'histoire. Hors des faits... Quoi, hors les faits, n'y aurait-il rien? Si, il y a le vent... Restreindre sa pensée aux réalités vécues, c'est s'interdire les grandes envolées... réduire tout à ces riens qui sont la vérité des simples... cette vérité est aussi celle des combattants... Le combattant a des vues courtes... mais parce que ses vues sont étroites, elles sont précises; parce qu'elles sont bornées, elles sont nettes. Il ne voit pas grand-chose, mais il voit ce qui est." Le colonel breveté Bourguet écrit en 1915: "L'expérience de la guerre ne sert qu'aux petits qui, aux prises avec les réalités, voient clair enfin. Eux sont unanimes à constater que..." (coupé par la censure). *L'aube sanglante*, p. 41.

Cela veut dire que les états-majors, voyant par les yeux des autres, voient parfois ce qui n'est pas, car ils interprètent les rapports, déjà arrangés pour leur plaisir, à la lumière des idées préconçues et des pures théories d'avant la guerre. Les états-majors n'étant pas témoins des faits ne peuvent pas bien les connaître. Ils diffèrent en cela du grand industriel qui peut se renseigner convenablement avec les rapports des subordonnés, d'une part on ne le craint pas de cette crainte spéciale que la hiérarchie inspire aux militaires, et d'autre part il ne se cramponne pas à des principes dogmatiques que tous les faits contredisent. Les militaires qui ne vivent pas avec la troupe ont cette faculté étrange de croire à une science militaire *a priori* qui, suivant un mot délicieux, "n'a jamais été démentie que par les faits".

Il faut que ceux qui n'ont pas fait la guerre sachent qu'aucune image exacte des opérations, aucun jugement sur l'attitude de la troupe, sur ce qu'on aurait dû faire ou ne pas faire, aucune apologie, aucune critique d'un chef ou d'une bataille ne peuvent être réalisés sans s'inspirer des témoignages que je recommande ici. Les historiens civils ont encore aujourd'hui cette croyance que les militaires sont des spécialistes à qui l'on peut confier le soin de l'histoire militaire pour qu'ils l'écrivent avec leurs propres

documents et avec leur point de vue. Je tiens à dire que ces spécialistes n'ont pas vu ce qu'ils racontent et sont dès lors peu capables de le comprendre; que leurs documents ont une autorité très relative parce qu'ils proviennent de rapports partis de chefs de section pour remonter toute la hiérarchie en étant résumés, amalgamés, fondus - ce qui est naturel - mais aussi corrigés, arrangés, changés, afin de ne pas éveiller le mécontentement de l'échelon supérieur et attirer ses réprimandes. Et ces corrections sont effectuées par quelqu'un qui, bien souvent, n'est plus en contact avec les faits et ne peut prévoir la grandeur de l'erreur qu'il va causer avec une modification minime, sur un texte qui en est à sa 4^e ou 5^e rédaction tendancieuse. C'est la règle dans l'armée de tromper les chefs par crainte de leur déplaire. Napoléon, le plus craint de tous, fut aussi le plus trompé. Cet homme étrange s'en doutait bien, mais il avait une si belle confiance dans sa capacité de percer à jour les petites tromperies, qu'il consentit à être dupe pourvu qu'on tremblât devant lui. La tradition de tromper les chefs s'est perpétuée et c'est peut-être la seule habitude de caserne qui ait persisté au front.

Est-ce à dire que les documents d'état-major soient inutilisables? Certes non. Seuls ils permettent de concevoir l'ensemble, de traiter du général, et sans cela il ne saurait y avoir d'histoire. Mais le général est constitué de la multitude des faits particuliers; traiter du général sans consulter ceux qui ont agi, souffert, vécu dans le détail des faits particuliers, c'est créer de toutes pièces un général dissocié de toute réalité. (Sur les guerres de Napoléon notre ignorance est totale, parce que des faits particuliers, de la vie du grognard, nous ne savons que la légende.) Les documents d'état-major ne sont donc pas une réalité par eux-mêmes; ils ne contiennent de réel que celui qui leur a été transmis du front combattant et cette transmission comporte des pertes sérieuses, comme une sorte de déperdition de courant.

A cette cause d'erreur s'ajoute la fascination exercée par les grandes batailles sur les historiens militaires et sur leurs lecteurs. Notre esprit a une trop forte tendance à concevoir des abstractions et à les considérer comme des réalités objectives. Nous parlons de la bataille de la Marne comme si c'était un fait, et ce fait nous voulons tenter de le raconter, de l'expliquer, de le juger. La bataille de la Marne, dans l'état actuel de nos connaissances, n'est guère plus qu'une abstraction; elle est une notion commode qui nous permet de concevoir plus clairement l'ensemble des batailles de l'Ourcq, des deux Morins, de Vitry, etc. Ces batailles elles-mêmes n'ont de réalité qu'en ce qu'elles résument les engagements de corps d'armée, divisions, régiments, compagnies, etc., pour arriver jusqu'au soldat individuel qui est la réalité primordiale, celle qui prête la vie à la notion abstraite de bataille de la Marne. L'historien militaire attache une telle importance à l'action du commandement qu'il dira que la bataille de l'Ourcq, livrée, dirigée par Maunoury, doit être étudiée dans les ordres de ce général et non ailleurs. Mais de tous les documents les ordres sont les plus dépourvus de signification. Un ordre n'est une réalité agissante que dans la vie de garnison. A la bataille il est annulé par l'ennemi qui émet un ordre contraire. En outre, un ordre n'est un ordre que s'il est obéi; il l'est à la caserne; il l'est bien rarement à la guerre, du moins absolument. Trop de choses viennent changer la situation entre l'émission de l'ordre et sa réception. D'ailleurs, pour désobéir, il y a la bonne manière que la guerre nous enseigne. Si les ordres avaient toujours été obéis, à la lettre, on aurait massacré toute l'armée française avant août 1915. Combien d'attaques commandées, censées faites, ne sont pas sorties! Si l'histoire militaire doit s'écrire honnêtement un jour, il faut commencer par nous soustraire à la fascination des grandes batailles et réserver ce sujet pour le jour où nous aurons acquis des vues plus nettes sur les détails sans lesquels ces batailles ne sont qu'un jeu de notre imagination. "Les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des derniers détails sont nécessairement creux et factices." (Renan: *L'avenir de la science*, p. 135.)

La guerre vue de près

On objectera que l'histoire d'une section ou d'une compagnie, servant de cadre à l'histoire du témoin, est un fait insignifiant dans une guerre de plusieurs millions d'hommes. Elle est au contraire très significative, car elle nous montre ce qui était vrai de toutes les compagnies, de tous les individus. "Le plus mince détail pris sur le fait... est plus instructif pour moi que tous les Thiers et Jomini du monde, lesquels ne montrent jamais ce que je veux savoir... une escouade en action", écrivait en 1868 le savant technicien Ardant du Picq. On alléguera le coefficient personnel, les préjugés de l'individu. Cette objection disparaît devant la diversité que nous avons déjà signalée chez les témoins. Cette diversité est si grande qu'elle détruit toute possibilité d'être induit en erreur par un tempérament, un préjugé, une particularité individuelle quelconque.

On objectera encore que ces souvenirs contiennent trop peu de faits dits militaires; l'auteur se raconte lui-même, abuse, croit-on, des faits psychologiques et des détails de sa vie matérielle: le manger, le boire, les lettres, les colis, les poux, les rats, la pluie, la boue, les corvées de nuit, la permission, etc. Où trouver l'histoire là-dedans, l'histoire à la Thiers? C'est presque vide de faits. C'est vrai et cela est

même fort heureux. Gardons-nous des souvenirs personnels trop riches en faits et qui prennent l'allure d'un historique; voilà un témoin qui veut nous en imposer et qui raconte surtout ce qu'il n'a pas vu. A quoi serviront les faits s'ils sont faux ou trop déformés? En outre il ne faut pas attacher trop d'importance aux faits qui ont une signification tactique. L'histoire militaire est composée presque uniquement de ces faits-là et elle donne aux non-combattants cette notion fautive que la guerre est une trame continue de faits tactiques: attaques, défenses, avances, reculs, prises d'hommes et de matériel, ou pour tout dire, petites victoires et petites défaites. Hors de cela, l'histoire actuelle ne sait rien raconter. La vie du front nous a enseigné autre chose et nous avons perdu la superstition des faits militaires.

Il est très rare d'assister à un de ces faits qui soit bien caractérisé et qui réponde exactement au sens du mot dont on le désigne. La plupart de ces faits sont confus et se prêtent à deux interprétations contraires. L'histoire fait trop souvent comme la presse de guerre: elle choisit l'interprétation la plus flatteuse. C'est ainsi qu'au printemps de 1915 nous avons, dit-on, remporté deux victoires en nous emparant des buttes de Vauquois et des Eparges. En réalité, on est parvenu, au prix d'efforts inouïs et de pertes scandaleuses, à s'accrocher péniblement au sommet sans pouvoir en déloger l'ennemi. La situation était pire qu'avant l'attaque et il aurait bien mieux valu rester où l'on était. Victoire française, disons-nous; succès allemand disent-ils. Qui a raison? Il en est de même d'événements plus petits et plus grands. On s'empare d'un bout de tranchée et on annonce l'événement comme un succès, mais le poilu qui s'y trouve sait fort bien que la position est intenable et qu'il faudra l'évacuer de gré ou de force dans les huit jours. Les offensives de Champagne et de la Somme sont annoncées comme des victoires parce qu'on a conquis du terrain, capturé des prisonniers et du matériel. Mais tous ces gains ne modifient pas la force de l'ennemi et ils sont payés d'un prix exorbitant. L'ennemi a tout autant que nous le droit de considérer ces opérations comme des victoires. Nous avons usé de ce droit au sujet de Verdun que nous sommes loin d'appeler une défaite malgré les pertes de terrain, prisonniers et matériel. En résumé nous poilus, nous nous refusions à voir dans les gains ou pertes de terrain, prisonniers et matériel, des faits militaires précis qui pouvaient franchement mériter le nom de victoire ou de défaite, succès ou insuccès. Nous avons abandonné de notions périmées auxquelles le public croyait avec ferveur, auxquelles les états-majors tenaient beaucoup, peut-être sans y croire. Si l'histoire, la grande histoire, s'occupe des réalités et non des imaginations, elle doit tenir compte des peines, des angoisses, des colères, des haines, des désirs, des jugements, de la philosophie de la guerre du poilu; du rôle psychologique et matériel joué dans la bataille par la machine humaine et les outils du combat, non d'après les chefs mais d'après celui qui fut cette machine et mania ces outils - outils connus des techniciens uniquement par leurs effets sur le terrain factice du polygone, du stand, du gymnase muni de mannequins pour l'escrime à la baïonnette, d'où sont exclus les seuls éléments qui comptent: le danger, la peur, l'horreur de la mort. Pour cela il faut que l'histoire, la grande histoire, se désintéresse un peu de certains faits tactiques purement conventionnels, de certains succès destinés surtout au communiqué. Qu'on n'aille donc pas reprocher aux souvenirs de guerre d'être pauvres en faits militaires, parce que c'est justement ce qui recommande leur sincérité, et la fidélité de l'image qu'ils peignent de la guerre. Dans leurs comptes rendus, *La Revue historique* et la *Revue critique* répètent à propos des bons auteurs: "Il ne cherche pas à faire de la stratégie, à expliquer les opérations...", phrase révélatrice de ce qu'on s'attendait à trouver dans les souvenirs de combattants.

L'élément humain

Pauvres en stratégie, les souvenirs personnels sont en revanche riches de faits dont l'histoire n'a pas tenu compte jusqu'ici parce qu'il n'y avait personne pour en témoigner: les faits psychologiques. "La guerre nous a mués en psychologues, dit Jubert, par la présence quotidienne des mêmes pensées.". Les faits psychologiques sont l'essence même de la guerre et l'on ne peut comprendre le phénomène guerre ni le moindre détail d'une opération si l'on ignore les témoignages individuels sur les sentiments du narrateur et sur ceux qu'il a constatés dans son entourage. Les diverses façons dont on a interprété la crise morale de 1917 prouvent à quel point on ignorait, on ignore encore que le soldat est un homme qui voit, qui pense, qui juge, et qui souffre dans son esprit plus encore que dans son corps. Qu'on lise les témoignages de combattants et l'on verra que le mécontentement datait d'avant 1917, qu'en décembre 1916, quatre mois avant l'affaire du Chemin des Dames, les critiques du commandement étaient arrivées à un état aigu dans la troupe, hommes et officiers. Les faits psychologiques corrigent encore bien des erreurs; ils démentent l'épopée, la gloire, l'enivrement de la victoire que les historiens d'aujourd'hui veulent encore nous peindre. Comparez les récits de Madelin et les souvenirs des poilus sur les mêmes événements. Le combattant qui gagnait du terrain dans la Somme avait une humeur aussi noire que celui qui reculait à Verdun. C'était bien la même guerre ici et là, guerre sans issue, sauf pour celui qui osait regarder l'issue de sa mort. Mentionnons les haines du poilu qui sont aussi instructives que ses angoisses, haine de l'état-major, des embusqués, de la presse, de tout l'arrière. Je puis en parler avec indépendance parce que je ne les ai jamais éprouvées et nous étions bien peu dans ce cas. Je n'analyserai pas ces haines ici, cela nous entraînerait

loin. Je me contenterai d'indiquer que toutes avaient la même cause générale: le poilu haïssait ceux qui, n'étant pas dans la tranchée, étaient plus belliqueux que lui; qui, ne connaissant pas la guerre ou refusant d'en accepter les leçons, voulaient la continuer à ses dépens et par des méthodes condamnées.

Utilisation des témoignages

En résumé, l'histoire n'a été écrite jusqu'aujourd'hui qu'avec les documents provenant de ceux qui n'ont pu ni voir, ni entendre, ni éprouver physiquement et mentalement les effets directs du combat, mais sont au courant des ordres qui concourent, avec ceux de l'ennemi, à modifier, en partie seulement, la situation sur les lieux où l'on se bat. Ces documents sont trop insuffisants, mais en l'absence d'autres on a dû s'en contenter et l'on est arrivé à croire que seuls ils doivent compter. Cette erreur était excusable jusqu'ici. De la rareté, de l'insuffisance, de la fantaisie des récits de combattants d'avant 1914 (les plus connus étaient les plus suspects) on a conclu que la troupe ne peut fournir de témoignage valable sur les événements dans lesquels elle a joué un rôle. On ne s'est pas demandé si ces témoignages avaient jamais fait l'objet d'un travail d'érudition, si on les avait recensés, classés, vérifiés, etc. Mais cet aveuglement est désormais inadmissible. Antérieurement à toute tentative d'inventaire et de critique, chacun doit se rendre compte depuis 1918 que la dernière guerre a été riche en documents provenant de la troupe, que certains d'entre eux sont assez connus, que leurs qualités d'observation et leur sincérité sont évidentes et surpassent tout ce qu'on a écrit dans ce genre jusqu'ici. Il est inconcevable que l'histoire ne les utilise pas.

C'est d'une telle évidence que certains historiens ont compris leur obligation nouvelle et en ont tenté la mise en pratique. Tout récents que soient les témoignages des combattants, tout inattendues qu'en fussent l'abondance, la variété, l'audace, ils ont déjà été utilisés et abondamment cités par ceux qui ont entrepris de raconter ou d'expliquer la Grande Guerre: Hanotaux, le général Palat, le colonel Grasset, d'autres sans doute que je n'ai pas étudiés. Ils se servent à la fois de documents publiés et inédits. C'est là un bon exemple sans doute, mais il aurait mieux valu ne point tant se presser. Il faut procéder avec ordre, laisser à chacun sa tâche et ne pas cumuler les fonctions. Comment trouver des sources dans le fatras des écrits de guerre en l'absence de travaux préparatoires de bibliographie, de triage, d'examen, de contrôle? Je ne puis exprimer de jugement sur les sources de Grasset car elles sont presque toutes inédites, mais pour Hanotaux et Palat je constate qu'ils utilisent des témoignages fort suspects et citent ceux-là plus souvent que les autres. (Les bons témoins Kimpflin, Genevoix, Delvert sont cités une, trois et cinq fois par Palat, mais le témoin Veaux, abondant, héroïque, légendaire et fort suspect, est cité 89 fois. Hanotaux montre une partialité aussi marquée pour ce dernier témoin.) L'explication est simple: ces historiens ne s'attachent qu'aux faits militaires ayant une signification tactique et ce sont les conteurs qui sont les plus fertiles en faits. Dans les dix premiers tomes de son histoire, Palat cite 36 œuvres de ma liste qui en compte huit fois plus. Mais il use aussi des civils: Le Goffic est cité vingt-six fois malgré les contes et légendes dont il remplit sa compilation d'anecdotes du front. Les mauvais témoins amènent Palat à endosser des absurdités ("l'ennemi ne pouvait déboucher de Fillières. Au dire d'un témoin les cadavres y étaient si serrés qu'ils se tenaient debout parmi les ruines." III: 177). Il ne faut pas s'étonner. Comment veut-on qu'un historien occupé par son œuvre puisse trouver le loisir pour rechercher et préparer des sources qui ne soient pas suspectes? D'ailleurs ne faudrait-il pas avoir servi dans la troupe pour découvrir ce qui est juste et ce qui est faux dans un récit de troupe?

Préparation des sources

L'auteur de *Témoins* a compris que l'histoire qui aurait la bonne volonté d'utiliser ces documents serait découragé par le chaos où ils se trouvent: récits de témoins et récits de non-témoins, de soldats et de civils, de mémorialistes et de purs littérateurs, propagandistes ou publicistes, récits bons et récits mauvais, récits réels et récits imaginés..., etc., sans que rien puisse indiquer à première vue la nature vraie de l'œuvre, chacune s'efforçant de passer pour un récit donnant l'image de la guerre telle qu'elle est. On ne saurait attendre de l'historien qu'il débrouille ce chaos: son travail propre lui suffit. Il faut que d'autres lui préparent les matériaux. Le maçon choisit sa pierre et construit; il ne saurait construire s'il lui fallait aller à la montagne pour y faire œuvre de mineur et de carrier, transporter les matériaux, les entasser en monceaux distincts: pierre de taille, moellons, rocaïlle, pierre à béton, sable. Tel est le travail que j'ai entrepris pour servir l'historien: je lui apporte à pied d'œuvre les matériaux triés. C'est à lui d'y prendre ce qui peut convenir à sa construction. Ce que j'ai fait pour les documents français de 1914 à 1918 devra être fait par d'autres, pour les documents étrangers de la même époque, pour les documents des grandes guerres du passé.

Si notre génération néglige ces travaux de recensement et de critique, elle imposera aux chercheurs de l'avenir une tâche très difficile et qui restera incomplète quoi qu'ils fassent; car si le recul a l'avantage

de donner une vision plus nette, plus objective, à l'historien qui tentera une synthèse de la guerre, il desservira les bibliographes chargés de faire l'inventaire de nos souvenirs, de les trier, de les classer. Des récits précieux se perdront, des livres seront introuvables et enfin toute l'érudition, toute la conscience des chercheurs de demain ne pourront compenser leur inaptitude à déceler certaines erreurs des témoins que seul un autre témoin peut discerner. Nous croyons donc que notre époque se doit à l'œuvre qui lui convient le mieux : la préparation des sources. L'avenir, trouvant des matériaux abondants, divers et prêts à servir, aura sur nous un avantage incontestable pour travailler à l'histoire proprement dite. Ceux qui anticipent en écrivant dès maintenant l'histoire de la Grande Guerre se condamnent à faire du provisoire et un provisoire de très courte durée. Ils gaspillent leur temps et leur savoir.

Leçon des témoignages

Toutefois, sans attendre l'avenir, la tranchée nous parle en termes déjà clairs. Aux spécialistes les témoignages du front enseigneront deux leçons que le public lui-même pourra comprendre. Aux historiens, ils apprendront que toute histoire militaire vue de haut, conçue en partie d'échecs, faite d'après les documents d'état-major et sans les témoignages des vrais acteurs, de ceux qui portent et subissent les coups, est une agréable illusion où l'on croit pouvoir construire un ensemble, lequel est fait de détails, sans connaître l'essence même de ces détails. Aux sociologues, aux psychologues, aux moralistes, ils apprendront que l'homme n'arrive à faire la guerre que par un miracle de persuasion et de tromperie accompli en temps de paix sur les futurs combattants par la fausse littérature, la fausse histoire, la fausse psychologie de guerre; que si on savait ce que le soldat apprend à son baptême du feu, personne ne consentirait à accepter la solution par les armes: ni amis, ni ennemis, ni gouvernement, ni chambre, ni électeurs, ni réservistes, ni même soldats de métier. Car s'il se trouve des citoyens abusés d'un dogme néfaste, la guerre nécessaire, *si vis pacem para bellum*, c'est uniquement grâce à l'emprise traditionnelle du corps de légendes que j'analyse dans le chapitre suivant.

Chapitre 2

Les légendes

Dire la vérité n'est pas de la sévérité,
c'est un devoir.
Et bien peu la disent.
Comt. Hennes. Lettre du 26 avril 1916

A l'usage des lecteurs non-combattants qui ne comprendraient pas toujours le sens complet des critiques que nous adressons aux auteurs de récits suspects, nous voulons réfuter ici certaines notions inexacts et traditionnelles, pures légendes, choisies parmi les plus déformantes de la réalité, qui donnent aux civils une vision de la guerre qui n'a rien de commun avec celle du combattant. Pour être plus clair nous les donnons sous la forme d'une énumération.

1. La lutte

La guerre est une lutte. Or l'homme a un goût indéniable pour les joutes, pour les sports les plus agressifs comme le foot-ball et la boxe. Donc l'homme doit avoir du goût pour la guerre, malgré son risque, malgré la mort.

Les combattants avaient plus ou moins cette idée avant de voir le feu. Dès qu'ils connurent la guerre ils comprirent qu'elle n'est *lutte* qu'entre deux grands groupements d'individus: coalitions, nations, armées, corps d'armée et divisions. Deux divisions opposées sont deux petites armées complètes et elles luttent réellement. Entre deux groupements plus petits, comme entre deux individus, il n'y a plus de lutte, sauf dans des cas très exceptionnels: presque toujours l'un des deux frappe, l'autre ne peut que courber le dos et recevoir les coups. Par exemple l'artillerie de tranchée allemande tire sur l'infanterie française; celle-ci ne peut pas songer à riposter: ses fusils, grenades ou mitrailleuses sont inutiles contre les crapouillots; elle n'a qu'à s'abriter si elle peut, il lui faut subir passivement l'agression. Si cependant l'artillerie de campagne française a repéré l'emplacement des crapouillots ennemis, elle peut à son tour leur infliger une cruelle correction sans qu'ils aient la moindre possibilité de lui répondre. L'artillerie lourde ennemie (obusiers de 150, mortiers de 210) pourra prendre à partie nos 75, et si elle connaît exactement leur position, elle peut les massacrer en toute tranquillité. Notre artillerie à grande puissance peut alors intervenir contre les obusiers et les mortiers allemands; sa portée plus grande lui permet de frapper sans crainte de riposte. A son tour l'ennemi peut envoyer ses avions de bombardement contre nos canons longs; ceux-ci sont impuissants devant les bombes tombant du ciel, ils subissent passivement les coups de leur agresseur. Mais voici venir nos avions de chasse. Si les bombardiers ennemis n'ont pas fui à temps c'en est fait de leur escadrille lourde et lente; nos chasseurs fondent sur la proie qui, après un semblant de résistance, choit percée de coups et s'écrase sur le sol. Enfin si les chasseurs, dans leur poursuite, entrent dans une zone où diverses batteries anti-aériennes peuvent croiser leur feu, ils sont perdus sans espoir. A leur tour ces batteries peuvent se trouver dans le champ de tir de nos canons longs... et le cycle des duels recommence, duels odieux d'agression unilatérale, duels du chat et de la souris, du faucon et du moineau. Chaque fois on aura un bourreau et une victime impuissante, surtout si le bourreau a des données exactes. Dans une attaque bien préparée la lutte entre les deux infanteries est toujours aussi inégale: l'une est décimée, coupée de l'arrière, privée d'eau depuis deux ou trois jours, assommée par les déflagrations, dans une tranchée évasée, encombrée de débris... l'autre se rue sur elle, fraîche, débarquée de la veille, nourrie, abreuvée, confiante. La défense est illusoire, c'est la reddition si la fuite n'a pu se faire à temps. Dans une attaque comme on en faisait tant d'octobre 1914 à mai 1915, c'est l'inverse et la lutte est aussi disproportionnée. L'assaillant s'expose au-dessus du sol, il se heurte aux fils de fer, sans pouvoir porter un coup aux défenseurs qui, abrités dans leurs tranchées et confiants dans leurs réseaux, tirent sur la vague d'attaque et la déciment sans grand risque. Dans tous ces cas ce n'est pas la lutte dont rêvent les belliqueux de l'arrière. Qui donc voudrait contempler deux boxeurs dont l'un assommerait sans risque son

adversaire préalable entravé? Non, la guerre n'est pas une lutte, elle n'éveille pas l'admiration que nous avons pour les tournois d'athlètes. Les soldats sont bourreaux ou victimes, chasseurs ou proie, et dans l'infanterie nous avons l'impression que nous jouâmes la plupart du temps le rôle de victime, de proie, de cible. Ce rôle ne tend guère à faire goûter la gloire des combats.

2. La charge, le choc

"La phase essentielle, décisive, de toute action est la charge qui aboutit au choc, au corps à corps, à la mêlée. Les lauriers de la victoire flottent à la pointe des baïonnettes ennemies. C'est là qu'il faut aller les prendre, les conquérir par une lutte corps à corps. Se ruer en nombre et en masse. Se jeter dans les rangs de l'adversaire et trancher la discussion à l'arme froide." (Lt-Col. Foch).

Les bons témoins de 1914-1918 ne mentionnent aucun cas de charge qui ait abouti au choc. Leur expérience concorde avec les affirmations du technicien militaire qui fut grand pourchasseur de légendes, le colonel Ardant du Picq. Contrairement aux autres techniciens qui n'ont pas, de leur personne, pris part à une charge, du Picq fit l'assaut à Sébastopol comme capitaine de chasseurs. Il écrit : "Le choc est un mot. Jamais, jamais, jamais il ne se trouve deux résolutions égales face à face. - Il n'y a point de choc d'infanterie à infanterie. - Le combat de près n'existe pas. - Le combat face à face et corps à corps est excessivement rare. - Le choc franc n'existe jamais. - L'abordement n'est jamais mutuel. - L'ennemi ne tient jamais sur place, parce que, s'il tient, c'est vous qui fuyez, ce qui supprime toujours le choc. - Dès Guilbert [1743-1790], on remarque que les actions de choc sont infiniment (infiniment pris dans le sens mathématique) rares. - Avec la mêlée il y aurait extermination mutuelle, mais pas de vainqueurs. Le mot est donc trop fort ; c'est l'imagination des peintres et des poètes qui a vu la mêlée²". Le général Trochu, technicien du second Empire, remarque : "La foule croit encore que dans les chocs d'infanterie contre infanterie les groupes qui se rencontrent se percent à coups de baïonnettes, dans une lutte homérique où le sang coule à flots."

3. Les attaques en rangs serrés

"Se ruer, mais se ruer en nombre et en masse. Une infanterie sur deux rangs... des compagnies entières, en ordre serré, ligne ou colonne (Lt-Col. Foch) - Les Allemands attaquent en cinq colonnes par quatre (Veaux) - L'ennemi s'avance en colonnes par quatre... on voit déboucher d'autres colonnes massives, sans fin (Dubrulle) - L'armée qui vient sur nous s'avance comme un brasier... Ils sont agglomérés étroitement par rangs. On dirait qu'ils se tiennent soudés (Barbusse)."

Le public féru de légendes, le technicien dédaigneux de l'expérience, le visionnaire plus poète que témoin, ne voient pas que si le nombre massé était jadis une force, son effet aujourd'hui est nul, quel que soit son élan, dès qu'il s'offre en cible idéale pour l'assailli. Sur une telle cible, pas une balle ne se perdrait, et chaque balle traverserait plusieurs corps. Si un million d'hommes s'offraient ainsi aux assaillis il suffirait d'une dizaine de mitrailleuses très espacées, tirant à cadence rapide, pour les coucher tous par terre en quelques minutes. La mitrailleuse est une machine si effroyablement efficace qu'on ne lui a jamais fourni l'occasion de prouver son efficacité totale. Les moyens de parer aux effets de ce tir dévastateur sont les formations d'attaque, adoptées dès avant 1914, qui offrent aux essaims de balles infiniment plus de vides que de corps humains. Ces formations très ouvertes, où les assaillants sont largement espacés, donnent le plus formel démenti au tableau traditionnel de l'assaut que nous décrivont, soit l'enseignement officiel d'avant 1914 à l'Ecole de Guerre, soit les récits glorieux des hâbleurs militaristes, soit les romans de pacifistes en quête de carnage concentré.

4. Les monceaux de morts

"Il n'y a plus de terre, mais un tapis de cadavres. (Lekeux) - La terre était positivement cachée par les corps. (Descubes) - Des couches superposées de cadavres boches nivelaient au ras du sol le carrefour [de tranchées] qui la veille s'enfonçait à près de trois mètres (Péricard). - Les cadavres allemands se tassaient jusqu'à deux ou trois mètres de hauteur (Gauchez). - Les Prussiens tombaient tellement serrés qu'il y avait des cadavres restant debout (Lauzanne). - Au bord, sur le talus et sur le fond de la tranchée traîne un long glacier de cadavres (Barbusse). - Le boyau était un entassement infâme... on hésitait à fouler ce dallage, puis on avançait pataugeant dans la mort (Dorgelès)."

Ces fantastiques exagérations constituent un des meilleurs critères du faux témoignage ; il importe donc de rendre le mensonge évident aux personnes les moins renseignées sur la guerre. Notre démenti de l'assaut en rang serré, le démenti du choc, servent déjà à réfuter les morts en tas. Mais voici une preuve nouvelle. Supposons que le total des tués, morts sur place, du front entre la Suisse et la mer s'élève à deux millions et demi ; que pendant 51 mois ils se sont accumulés sur le sol, sans être enterrés, sans se décomposer, sans disparaître ; qu'ils tombèrent tous à moins de 1.500 m de la ligne médiane passant par le milieu du *no man's land*. Alors qu'en réalité ils s'éparpillent des frontières à la Seine, et

2. Etudes sur le combat, 8e éd., 1914, Chapelot, pages 154, 156, 158, 6, 215, 88, 153, 126, 66, 67.]

plus tard sur toute la profondeur des champs de bataille de Champagne, de Verdun, de la Somme, nous supposons tous les morts, amis et ennemis, concentrés sur une bande de terrain de 3 km de large à laquelle nous attribuerons une longueur de 900 km en la mesurant dans toutes ses sinuosités. La superficie de cette bande est de 2,7 milliards de mètres carrés. En moyenne il y aura un cadavre par 1.080 mètres carrés ou pour chaque carré de 33 sur 33 mètres, ou pour chaque rectangle de 100 mètres sur 10 m. 80. On dira que les morts furent plus nombreux autour de Verdun qu'autour de Reims; mais la ligne fut mouvante à Verdun et resta fixe à Reims; en outre Verdun fut passif jusqu'en 1916, puis après l'été 1917, tandis que Reims devint actif en 1918. La différence en morts des divers secteurs est donc moindre qu'on ne suppose. Quoi qu'il en soit, ma démonstration théorique, qui suppose les cadavres régulièrement dispersés à larges intervalles, prouve que si l'on amoncelle trop de morts en un jour et en un lieu, il n'en restera plus pour l'année suivante ou pour le secteur voisin, et l'on sera obligé d'admettre cette absurdité que sur des dizaines de kilomètres de front il ne tomba pas un seul mort de toute la guerre. N'oublions pas en effet que mon calcul tient compte de tous les morts de 51 mois comme s'ils étaient semblables, c'est-à-dire tués le même jour.

5. Les flots de sang

C'est une tradition littéraire qui remonte à Homère de faire couler le sang à torrents sur le lieu du combat. *"Telle une averse rouge le sang des braves giclait sur les avoines hautes (Christian-Forgé). - Une nappe de sang vermeil...- une source de sang gémissant...- un ruisseau noir qui a afflué dans la rivière..." (Barbusse)"*

La légende des flots de sang se trouve déjà réfutée par nos démentis des trois légendes précédentes. Les cadavres étant dispersés, le sang l'est aussi. J'ajoute que j'ai vu peu de sang à Verdun. Beaucoup de cadavres n'en offrent pas de trace, à moins qu'on ne les soulève: la terre, le gazon absorbent le sang sous le corps. Certaines blessures causent la mort sans couper de gros vaisseaux. Il y a des hémorragies internes. Sous un bombardement meurtrier les obus sèment de la terre dans la tranchée sur les rares flaques de sang comme on sable les arènes. Ceux qui abusent des flots de sang dans leurs récits sont donc des narrateurs infidèles qui s'inspirent de la tradition poétique et non de leur expérience. Nous avons ici un autre critérium du faux témoignage.

6. La baïonnette

L'arme favorite des poilus est la baïonnette.

Les phrases que nous citons contre le choc réfutent aussi l'usage de la baïonnette. Le poilu est convaincu que si l'on avait laissé la baïonnette à la caserne, on n'en aurait pas moins gagné la guerre, et les morts et les infirmes seraient moins nombreux. La baïonnette a fait tuer beaucoup de monde, elle en a tué fort peu, moins que n'importe laquelle des variétés infinies d'armes dont on se servit. Je déclare n'avoir jamais vu faire usage de la baïonnette, jamais vu de baïonnette souillée de sang, jamais connu de poilu qui en ait vu plus que moi, de médecin qui ait constaté une blessure par baïonnette. L'usage était de mettre baïonnette au canon au départ de l'attaque: ce n'est pas une raison pour l'appeler une attaque à la baïonnette, plutôt qu'une attaque en molletières. Consultez les récits de guerre: aucun des meilleurs ne fait mention de l'usage de la baïonnette; en revanche tous les récits qui mentent par ailleurs nous régaleront de boucheries truculentes à l'arme blanche. Delteil, qui n'a jamais mis les pieds au front, dit que l'outil du poilu "ce n'est plus la pelle-bêche, c'est la baïonnette". Le Goffic, un civil, montre un marin embrochant des Allemands: "Et d'un! Et de deux! Et de trois! Et de quatre! Ainsi jusqu'à vingt-deux." E. M. Remarque, enfin, soldat de l'arrière comme Delteil, embroche les poilus avec tant de brio que ses lecteurs français sont éblouis de la probité de son témoignage. La légende de la baïonnette remonte haut et ses contradicteurs n'ont pas attendu 1914 pour protester. Un grand chef du XVIII^e siècle, le prince de Ligne, confessait: "Je suis bien éloigné de croire aux baïonnettes, malgré tous les beaux traits qu'en racontent les Français dans toutes leurs guerres." Le colonel Ardant du Picq, qui, comme capitaine, fit l'assaut à la baïonnette, constate: "Les charges à la baïonnette (où l'on ne donne jamais un coup de baïonnette)... - Le maniement du sabre est une aussi bonne plaisanterie que l'escrime à la baïonnette, prise au point de vue d'une utilité, d'un usage quelconque dans le combat. - Combien sont trompés par la phraséologie militaire et se figurent un enlèvement à la baïonnette comme une tuerie mutuelle." Un des poilus qui ont protesté, Gaulène, s'écrie: "Que le diable emporte la baïonnette, mon ami! Elle a fait son temps, comme les bateaux à roues."³

3. De Ligne, *Préjugés militaires*, p. 22; Du Picq, *Etudes sur le combat*, p. 128, 236, 313; Gaulène, *Des soldats*, p. 157.

7. Le courage, la peur

Les bons soldats sont courageux, les mauvais soldats ont peur.

Tous les soldats sans exception ont peur, et la grande majorité font preuve d'un courage admirable car, en dépit de la peur, ils accomplissent leur tâche. Nous avons peur parce que nous sommes des hommes, et c'est la peur qui a préservé la vie de nous tous qui survivons. Sans peur nous n'aurions pas vécu 24 heures en première ligne; nous aurions commis tant d'imprudences par inattention que nous aurions vite reçu la balle qui guette le distrait comme le téméraire. Quant au courage on en a trop parlé; il faudrait d'abord trouver un autre mot; l'un servirait pour le courage d'Achille, l'autre pour celui du poilu qui est tout différent. Le courage d'Achille vient de la conscience qu'il a qu'avec sa force et son adresse supérieures, s'il attaque avec vigueur, il triomphera toujours. Son courage est son meilleur bouclier, il protège sa vie. Le courage du poilu, hélas!.. "A quoi nous sert notre courage? Un homme se défend-il contre le tremblement de terre qui va l'engloutir? Tire-t-on des coups de fusil sur un volcan qui vomit sa lave en flammes?" - La peur a une mauvaise presse chez les civils parce qu'ils y voient la seule peur qu'ils connaissent, d'homme à homme, la peur d'un autre homme plus fort, plus courageux que soi. On doit en effet condamner cette peur qui conduirait à la tyrannie et à l'esclavage. Le civil ne peut pas concevoir que nous ayons peur de l'ennemi qui lui-même a une peur égale de nous. Il ne comprend pas que les uns et les autres nous ne nous craignons pas en tant qu'hommes mais en tant que machines: cent Français courageux, déjà encadrés par deux marmites, endurent une angoisse indicible à l'idée du geste que va faire, à plusieurs kilomètres d'eux, le canon allemand, fût-il débile et pusillanime, qui, tire-feu en main, va envoyer le troisième "150" au but. Cette peur révolta les braves chevaliers qui furent les premiers à l'éprouver, mais n'est pas encore comprise des non-combattants. C'est la meilleure preuve que depuis 500 ans la littérature a réussi, par ses mensonges glorieux, à cacher aux hommes le fait le plus évident et le plus psychologiquement essentiel de toutes les guerres modernes. "Géante à la face effarée, sœur de la Mort, la Peur est notre reine et nul n'échappe à sa puissance. L'arrière a dit assez de sottises sur la peur pour qu'on doive lui rappeler que le poilu intrépide est un mythe." (Jean Marot).

8. Debout les morts !

Cette légende est la seule légende héroïque, née pendant la guerre, qui soit d'une notoriété générale. Elle est fondée sur une anecdote racontée par Péricard, mais Maurice Barrès en fut le véritable créateur. Il remania le récit, le transposa dans le plan mystique et grâce à lui la banale anecdote, semblable à tant d'autres contées par les bourreurs de crâne du front, s'éleva à la hauteur de légende merveilleuse, d'une portée générale, capable de prendre rang auprès des mythes nationaux. L'apport de Péricard, matière brute, est le récit suivant publié dans les journaux en avril 1915:

Une vingtaine de soldats français étaient en train d'aménager une tranchée conquise. Au barrage de sacs qui fermait son extrémité, deux guetteurs faisaient bonne garde et les soldats pouvaient travailler en toute tranquillité. Soudain, partie d'un boyau que dissimule un repli du terrain, une avalanche de bombes se précipite sur leurs têtes et, avant qu'ils puissent se ressaisir, dix sont couchés à terre, morts ou blessés; les autres s'enfuient sous cette pluie de fer. Alors les Allemands arrivent; ils sautent par-dessus le barrage de sacs et envahissent la tranchée. Ils sont une trentaine. Ils n'ont pas de fusils, mais ils portent devant eux une sorte de panier d'osier rempli de bombes destinées à jeter l'épouvante et la mort. Ils franchissent le parapet avec des cris de triomphe. Ils vont être maîtres de ce fossé, quand un poilu, étendu, une blessure au front, une blessure au menton, et dont tout le visage est un ruissellement de sang, se met sur son séant, empoigne un sac de grenades placé près de lui et s'écrie: "Debout, les morts!" Il s'agenouille et puisant dans le sac il lance d'une main sûre ses grenades sur le tas des assaillants. A son appel trois autres blessés se sont redressés. Deux qui ont la jambe brisée prennent un fusil, et commencent un feu rapide dont chaque coup porte. Le troisième, dont le bras gauche pend, inerte, arrache de sa main droite une baïonnette. Du groupe ennemi, la moitié environ est abattue, l'autre moitié s'est retirée en désordre. Il ne reste plus, adossé au barrage et protégé par un bouclier de fer, qu'un sous-officier énorme, suant, congestionné de rage qui, fort bravement, se défend à coups de revolver. L'homme qui le premier a organisé la défense, le héros du "Debout, les morts!" reçoit un coup en pleine mâchoire. Il s'abat... Tout à coup celui qui tient la baïonnette, et qui depuis quelques instants rampait de cadavre en cadavre, se dresse à quatre pas du barrage, essuie deux balles qui ne l'atteignent pas et plonge son arme dans la gorge de l'Allemand. La position est sauvée. Le mot sublime avait ressuscité les morts.

4. Galtier-Boissière, *Un hiver à Souchez* (dans *En rase campagne*, p. 289)

On trouvera toute une collection d'anecdotes héroïques, recueillies dans les journaux du temps, aux pages supplémentaires du *Larousse Mensuel* entre octobre 1914 et octobre 1915. Le texte ci-dessus se trouve au numéro 99, mai 1915, sans pagination. L'anecdote de Péricard, ni plus ni moins héroïque ou merveilleuse que les autres, eut le don de fasciner Barrès. Le champion de la voix des morts, de l'action des âmes défunts sur leurs descendants, eut l'intuition du merveilleux virtuel dont était grosse la phrase *Debout, les morts!* et, en toute bonne foi, ou naïveté, il résolut de développer et d'exploiter ce merveilleux. Barrès ignorait sans doute les antécédents de ce cri : il le crut neuf, spontané, miraculeux, et il en fut dupe. Il ignorait que *Debout, les morts!* était en 1873 une chanson de café-concert qu'un contemporain qualifiait de "chanson chauvine... pseudo-patriotisme... bric-à-brac de la sensiblerie"⁵. N'ayant pas fait de service militaire, Barrès ignorait que le noble mot de *Mort* fait partie de l'argot de caserne et prend les sens les plus divers. "Les élèves-morts!" crie le sergent de semaine pour appeler les malades. "Je me fais porter mort" déclare celui qui veut se faire exempter de marche. "Debout les morts!" crie le chef de chambrée au réveil. Ce dernier cri survécut pendant la guerre, et on l'entendait dans les cantonnements.

Barrès eut une entrevue avec Péricard, il le convainquit de l'importance du pauvre petit récit à l'héroïsme puéril qu'il fallait interpréter, transposer, pour en faire ressortir la signification cachée et l'élever au rang des grandes légendes de l'histoire. Péricard consentit à abandonner sa première version et adopta celle que proposait Barrès. Dans son livre de guerre il ne donne pas le texte de son anecdote primitive ; il se contente de commenter longuement le texte de Barrès, qu'il cite comme étant de Barrès et non de lui Péricard. C'est bien la plus étrange attitude que puisse adopter un témoin. Dans l'anecdote il s'agit de soldats blessés qui, à l'appel de l'un d'eux, se dressent, fouettés d'un sursaut d'énergie, et combattent avec une bravoure surhumaine. La version Barrès, par contre, est un pur miracle. Péricard arrive dans une tranchée dont les occupants sont morts et c'est aux cadavres qu'il adresse son cri d'appel : "Debout les morts ! Coup de folie ? Non. Car les morts me répondirent. Ils me dirent : Nous te suivons. Et se levant à mon appel, leurs âmes se mêlèrent à mon âme et en firent une masse de feu, un large fleuve de métal en fusion... Ce qui c'est passé alors ?.. je dois sincèrement avouer que je ne le sais pas. Il y a un trou dans mes souvenirs... Nous sommes deux, trois, quatre, au plus contre une multitude... Par deux fois les grenades nous manquent, et par deux fois nous en découvrons à nos pieds des sacs pleins, mêlés aux sacs de terre... C'étaient bien les morts qui les avaient mis là !" (*Debout les morts*, p.168, 172, 185). Remarquez que les morts dont il s'agit ne sont pas des demi-morts, des blessés évanouis, stupéfiés ou commotionnés, ils sont vraiment morts. Ils ne se lèvent pas corporellement, ils ne combattent pas ; leur action est toute mystique : ce sont leurs âmes qui se lèvent à l'appel de Péricard, qui le suivent en lui infusant un courage miraculeux, en permettant à ces deux, trois, quatre Français au plus, de lutter victorieusement contre une multitude d'ennemis. Ces morts ne lancent pas de grenades mais ils opèrent le miracle de la multiplication des grenades car on en trouve des sacs pleins là où il n'y en avait pas auparavant.

C'est donc par erreur que l'on attribue à Péricard une légende qui doit sa couleur et sa signification à l'esprit barrésien, sa fortune et sa diffusion à la puissante personnalité du président de la Ligue des Patriotes. Elle mérite la place que nous lui donnons ici parce qu'elle offre l'occasion unique d'observer dans tous ses détails le phénomène de la naissance d'un miracle en plein XX^e siècle.

9. La tranchée des baïonnettes

Cette légende ne trouve place dans aucun récit de combattant, elle ne semble pas avoir existé pendant la guerre. Elle fut créée par les premiers touristes civils ou militaires, visiteurs du front. Voyant la rangée des baïonnettes qui émergeaient du sol, ils n'en comprirent pas la signification et en fabriquèrent une conforme aux notions absurdes qu'ils avaient de la bataille. La découverte des ossements dans la tranchée comblée les confirma dans leur merveilleuse invention. Ils ne savaient pas qu'il y en a tout le long du front, dans les mauvais secteurs, de ces tranchées comblées qui sont des fosses communes de Français et d'Allemands⁶. Enterrer les morts, amis ou ennemis, est un devoir, mais avant tout une nécessité. Un segment de tranchée non utilisée offre la tombe la plus pratique ; pour la marquer, les fusils abandonnés sont les objets les plus faciles à trouver.

Voici les faits historiques sur lesquels la légende est venue se greffer après la guerre. Le 12 juin 1916 la 3^e et la 4^e compagnie du 137^e de Fontenay-le-Comte (21^e division, 11^e corps) prennent position

5. Fervaques : *Nouveaux mémoires d'un décavé*, p.153-154, Paris, Dentu, 1876.

6. "La terre remuée décrit une ligne jaune que jalonnent des fusils plantés la crosse en l'air. Des centaines d'hommes ont été ensevelis là, côte à côte." (Lintier, *Ma pièce*, p. 214) - " Les débris humains ont été jetés dans une tombe collective, en pleine tranchée : le charnier. Un bas enclos en fascine indique l'origine tumulaire de ce remblais." (Botti, *Avec les zouaves*, p. 172).

sur les pentes sud-est de Douaumont. Elles subissent une violente attaque qui submerge leurs tranchées : des hommes sont tués, d'autres sont pris, d'autres s'échappent. Les Allemands, maîtres du terrain, rassemblent les cadavres dispersés, les placent dans un élément de tranchée vacant, plantent des fusils le long de la fosse et la comblent. C'est tout. Tout le reste est légende et ne supporte pas l'examen. Les obus sont incapables de combler une tranchée comme est comblée une tombe, car ils creusent autant qu'ils comblent, et la loi de la dispersion leur interdit de creuser sur une même ligne afin de pouvoir combler une autre ligne. La légende exige un miracle, elle veut que les obus, désobéissant pour une fois à la loi de la dispersion, soient tombés tous rigoureusement à un mètre en avant du parapet en épousant les sinuosités du fossé. Mais cette merveille ne suffit pas car il reste à expliquer pourquoi les poilus se sont laissés graduellement enterrer. Sous le feu, le soldat n'est pas strictement attaché à son poste comme la sentinelle à la caserne. Il a la latitude de se déplacer et, dans les pires secteurs, cette latitude n'a d'autre limite que le sens du troupeau que garde une section relativement groupée : tel préfère s'abriter dans la tranchée mal faite et peu creuse, tel préfère la protection qu'offrent les tous d'obus. Dans ce cas, que devient la vraisemblance du tableau héroïque ? Comment admettre que ces hommes soient restés rangés, debout, baïonnette au canon, laissant la terre leur monter de la cheville au genou, à la ceinture, aux épaules, à la bouche... ?

10. Les thèmes de légendes

Ce sont des légendes qui ne sont limitées à une date ni à un lieu. Elles appartiennent au folklore de la Guerre et même des guerres passées ; devenues thèmes de légendes, divers narrateurs infidèles se les approprient et fixent leur propre version chacun dans son secteur et à la date qui lui plaît. Les dates varient dans les limites de la première année de guerre, surtout des trois premiers mois ; les lieux appartiennent au front entier. Enumérons quelques thèmes.

Le cavalier trouvé pendu et éventré (Adrien Bertrand : *La victoire de Lorraine*, p. 72. - Maurice Gauchez : *Ce que j'ai vu*, p. 60. - Veaux : *En suivant nos soldats dans l'Ouest*, p. 141, etc.). La légende anglaise qui correspond est le sergent trouvé crucifié sur un portail de grange. Le bataillon ennemi anéanti par les 75 dans un enclos, parc ou cimetière (Adrien Bertrand : *loc. cit.* p.122 et *L'appel du sol*, p. 81. - Grandolphe : *La marche à la victoire*, p. 149). Les morts ennemis figés en tableau vivant par les 75 (Henry d'Estre : *D'Oran à Arras*, p. 123. - Stéphane Lauzanne : *Feuilles de route d'un mobilisé*, p. 47. - E.-F. Julia : *La fatalité de la guerre*, p. 84. - R. des Touches : *Pages de gloire et de misère*, p. 66). La meule de paille entourée de morts ennemis sidérés, sans blessures (Lauzanne : *loc. cit.* p. 48. - Julia : *loc. cit.*, p. 84, etc.) Les cadavres ennemis si nombreux et serrés qu'ils restent debout (Lauzanne : *loc. cit.* p. 37. - Général Palat : *La Grande Guerre sur le front occidental*, tome III, p. 177).

Ce ne sont là que des indications, quelques concordances notées au hasard, sans que je me sois occupé de la question. Mais si l'on recherchait ces thèmes dans tous les livres de combattants on trouverait des versions plus nombreuses et des cas plus typiques. On en trouverait aussi chez les divers belligérants et dans les guerres passées. Sachons que des faits et des phrases que l'on croit nés pendant la Guerre et en France se retrouvent dans le passé et à l'étranger. En 1870 les diables bleus étaient les chasseurs bavares, la guerre était une chasse joyeuse, et les moulins à vent servaient aux messages des Français, d'après le lieutenant Karl Tanera (*Souvenirs*, Munich, Beck, 1887. Traduction, p. 220, 280, 301. Berger Lavrault, 1914). La colère du combattant contre celui qui se fait embusquer pour fabriquer des munitions se retrouve dans les lettres de Joliclerc, volontaire de 1793 (1904, Perrin, p. 189 et 200).

Il y a bien d'autres ou idées fausses qu'on pourrait réfuter à l'aide des témoins probes qui ont écrit de la Révolution à 1918. Telles sont : la haine personnelle que le combattant éprouve envers un ennemi, sa confiance et son admiration sans réserve à l'égard des grands chefs, sa préférence de l'offensive à la défensive, son désir d'aller jusqu'au bout, son ignorance tactique qui l'empêche de juger les opérations, les balles explosives, etc. Le paradoxe des mérites de l'offensive a été si funeste dans le passé, il est si dangereux pour la Paix, que nous ne pouvons nous contenter de le mentionner.

11. Le paradoxe de l'offensive

Depuis que les jeux athlétiques, les joutes, les duels, existent, il est reconnu que l'offensive est préférable à la défensive. Celle-ci est vouée à la passivité, elle accepte tous les risques et renonce à la chance d'un avantage. Elle est funeste au moral.

Le paradoxe de l'offensive à la guerre repose sur l'erreur que nous avons signalée pour la lutte : l'assimilation irrationnelle de la guerre moderne aux sports. L'offensive, désirable dans un match de

football, devient à la guerre un suicide. Tandis que des esprits indépendants (Ardant du Picq, Colonel Emile Mayer, Jean de Bloch, Colonel Bourguet) cherchaient à comprendre le combat en étudiant les faits des guerres passées et surtout des plus récentes, les professeurs de notre Ecole de Guerre de 1890 à 1914, s'enfermant en vase clos, raisonnaient abstraitement sur l'offensive, l'élevaient à la hauteur d'un dogme, sans souci des leçons pratiques qu'offraient les faits des guerres contemporaines. Vauban avait déjà constaté qu'"un homme retranché en vaut six qui ne le sont pas". Depuis Vauban, tous les progrès des engins ont été à l'avantage de la défensive et au détriment de l'offensive: le tir de plus en plus rapide qui coupe l'élan de l'assaut, les portées de plus en plus grandes qui empêchent l'assaut de partir de près, la poudre sans fumée qui permet à la défense de rester cachée, les tranchées qui l'abritent, les réseaux infranchissables à la vague d'attaque. Dans aucun sport ne peut se présenter une situation, même momentanée, où les avantages soient aussi exclusivement attachés à la défensive. D'où vient alors que la défensive n'ait pas cause gagnée dans l'opinion? Parce qu'aucune guerre ne nous a montré une offensive se heurtant à une défensive déterminée, sauf pendant les premiers mois de la guerre des Boers. Nos stratèges se gardèrent bien de rechercher pourquoi ces fermiers, ignorant tout de la science militaire, luttèrent à un contre dix et gagnèrent des victoires sans sortir de leurs trous ni franchir leurs fils de fer. C'eût été la mort de leur art et de leur dogme. Les Allemands prêchant l'offensive, notre état-major surenchérit et prêcha l'offensive à outrance, la ruée coûte que coûte, la charge à tout prix. En août 1914 l'offensive allemande était vouée à un échec radical... si un Joubert nous eût commandés. L'échec n'eut pas lieu parce que cette offensive se heurta, non pas à une défensive, mais à une autre offensive plus effrénée, plus illogique, plus aveugle qu'elle-même. L'offensive moins aveugle refoula l'offensive plus aveugle et l'invasion ayant pénétré profondément le pays, s'y ancrant pour quatre ans. Le monde perdit ainsi une occasion unique de voir démontrées à tous l'inefficacité d'une guerre d'agression et la défense impénétrable qu'offre un pays, même moins peuplé, moins bien armé, moins préparé, mais dont les soldats opposent un parapet aux balles, une tranchée aux obus, un réseau de fils de fer aux ruées d'hommes et, d'une façon générale, les humbles outils du terrassier et du quincaillier aux engins de guerre les plus énormes et les plus coûteux. Au lieu d'accumuler les citations des témoins contre l'offensive, je cite la phrase proverbiale qui les résume: "Tu sors, t'es mort; alors tu sors pas; si c'est eux qui sort, c'est eux qu'est mort; alors i's sort pas". G. de Pawlowski (*Dans les rides du front*, p. 85).

Mais que nous importe, diront les pacifistes, la supériorité de la défensive ou de l'offensive. Nous ne voulons ni de l'une ni de l'autre, nous ne voulons plus de guerre. A cela je réponds que si nous ne voulons plus de guerre nous devons nous unir pour discréditer le paradoxe de la doctrine offensive, si dangereux par sa logique artificielle, si convaincant par son prestige purement verbal. En 1914 il a précipité l'entrée en campagne des belligérants et empêché les derniers efforts de conciliation; il est la cause directe de nos désastres sur les frontières, de l'invasion du pays, des pertes inutiles dans nos attaques vaines des douze premiers mois; à l'avenir il risque en cas de conflit, de déchaîner la guerre prématurément, chacun ayant le désir de ne pas se laisser devancer et d'être le premier à foncer sur l'adversaire. Purifions notre histoire militaire de ses criminelles illusions, de cette science de pacotille qui accommode les faits pour justifier la doctrine en vogue, et qui raisonne avec une logique impeccable sur des prémisses contraires à l'expérience. Cessons la triste comédie d'invoquer les méthodes scientifiques dans l'enseignement de l'art et de l'histoire militaires tant que ces méthodes seront appliquées comme on ne le permettrait pas à un candidat à la licence.

Sus aux légendes!

Les légendes pervertissent toute histoire, mais l'histoire militaire en a souffert et en souffre plus que toute autre. " Si nous combattons la légende, écrit Georges Bonnet, c'est qu'elle nous paraît à la fois inutile et dangereuse " (ci-avant p. 14). Un des vœux les plus ardents du poilu, souvent répété dans les souvenirs de guerre, était qu'on sût un jour la vérité sur sa guerre. Rien ne s'y oppose aujourd'hui car les témoins sont légion, et il n'en manque pas qui unissent la probité intellectuelle à la faculté d'expression. Nous conjurons nos camarades de ne jamais s'écarter des leçons si claires de l'expérience et de démentir tout ce qui la contredit, en particulier les légendes héroïques, "basses légendes qui croient flatter et qui claquent comme un soufflet sur la joue qu'elles prétendent baiser", écrit Marc Boasson, un tué, que confirme Jubert, tué aussi: "Quand les balivernes nous apparaissent trop fortes, tirées à des millions d'exemplaires, un mouvement d'humeur nous prend bien vite." Mais Ardant du Picq, il y a 60 ans, constatait que notre peuple a un faible pour les légendes héroïques: "Le bon Français se laisse enlever, enthousiasmer, par les prouesses les plus ridicules avec une badauderie parfaite." Nous avons donc besoin, plus que d'autres nations, de réagir. Sus aux légendes! Notre génération, qui a tant souffert de la guerre, est par cela même la plus favorisée pour établir la vérité et saper les légendes. *Si vis pacem, para... veritatem*. C'était devenu banal au front, mais il faut le répéter car on semble l'avoir oublié. On semble

prêt à laisser faire, à permettre que nos cadets et nos enfants se nourrissent de fables, de ces légendes qui nous ont conduits les yeux fermés à août 1914.

Chapitre 3

Les témoignages

Les livres publiés par les témoins de la Guerre offrent une grande diversité. Un seul caractère leur est commun et les distingue du reste de la production littéraire : ils sont censés rédigés d'après les souvenirs et impressions du front, conservés dans la mémoire ou, le plus souvent, notés par écrit. Mais si leur variété semble d'abord presque infinie, on reconnaît après une étude attentive qu'ils se rangent assez logiquement dans cinq groupes principaux : le Journal, les Souvenirs, les Réflexions, les Lettres, le Roman. Nous allons examiner chacun de ces genres.

Le journal

Ce genre porte des noms divers : journal de campagne, carnet de route, carnet intime, notes, etc. Il est fondé sur les dates qui, placées en rubrique, lui tiennent lieu de plan, de titres, de subdivisions. Par définition le journal possède une exactitude fondamentale, celle des dates. Celle-ci entraîne d'autres précisions : quand on situe le fait ou le sentiment dans le temps, on est amené à le situer dans le lieu (topographie), puis dans le milieu (noms d'unités, de chefs, de camarades). En théorie le journal est esclave de ces dates ; en fait cet esclavage est la meilleure des disciplines et une invitation à l'exactitude. Les dates constituent un cadre, elles empêchent l'adoption d'un plan artificiel et fantaisiste. Les dates sont un obstacle à l'invention, un rappel à la probité. Si elles n'ont pas toujours empêché les récits mensongers, elles ont donné à l'ensemble des journaux une honnêteté moyenne qui dépasse celle des souvenirs et des romans. En revanche les dates n'obligent pas le journal à la sécheresse des éphémérides, elles ne nuisent pas à la valeur littéraire. Cela est si vrai que, pour trouver les livres de guerre de la plus grande valeur esthétique, il faut les chercher parmi les journaux : ceux de Lintier, Genevoix, Cazin. Le journal constitue le document le plus intéressant, le plus caractéristique, le plus utile. Sans faire tort aux pensées ni à la psychologie, un bon journal contient plus de précisions et moins de littérature à effet que d'autres témoignages.

Les auteurs de journaux ont rédigé leurs livres de diverses façons. Les uns reproduisent à peu près intégralement leur carnet où événements et réactions morales avaient été notés à mesure, souvent sous le feu, en un style définitif. D'autres, dont le carnet contenait des notations abrégées, destinées à leur propre usage, ont développé, remanié, ordonné, composé ou réécrit la matière brute du carnet afin de la rendre compréhensible au lecteur. D'autres encore ont tout simplement publié leurs lettres, en supprimant les formules épistolaires et en ajoutant les notes du carnet intime. Dans le cas de Louis Mairet, tué avant d'avoir rédigé son livre, nous trouvons des notes brèves, trop laconiques, dont le sens n'apparaît qu'à l'auteur seul, puis des passages rédigés en un style ample et harmonieux. Ces deux éléments représentent les phases successives de la constitution de son journal.

Aucune de ces méthodes n'est, *a priori*, supérieure aux autres au point de vue de la valeur documentaire. C'est le talent et la probité de l'auteur qui font la valeur de l'œuvre, non le procédé de la rédaction. Le seul point qui importe, c'est que la rédaction soit fondée sur des notes assez significatives prises au jour le jour, où faits et sentiments sont saisis sur le vif. Mais il faut que l'on se rende compte que certains témoins ont été capables de noter directement en un style qui méritait de rester et qui atteignait parfois une grande beauté littéraire. C'est le cas du second livre de Lintier, fait des feuilles de notes trouvées sur son cadavre et dont l'originalité et la spontanéité ne souffrent aucun doute. C'est aussi le cas d'un survivant, Delvert, dont j'ai vu le carnet ; et la comparaison que j'ai faite entre le livre et le carnet prouve que le premier est la reproduction intégrale du second. J'ai examiné de même les matériaux qui ont servi à la rédaction du livre de Cazin et ici encore je certifie la reproduction intégrale. Ces faits ont la plus grande importance : ils démentent la thèse intéressée de certains littérateurs qui cherchent à nous persuader que les notes prises au jour le jour étaient banales, sans signification générale, dépourvues de style, indignes d'être comparées aux œuvres inventées et rédigées après coup. C'est la thèse de J.-J. Tharaud et de

Dorgelès, reprise, depuis la publication de *Témoins*, par les défenseurs de la prétendue vérité synthétique, autrement dit, de la vérité inventée.

Les souvenirs

Les souvenirs diffèrent du journal en ce que les dates n'y jouent pas le rôle essentiel. Elles se trouvent noyées dans le texte, semées un peu au hasard, et non plus en tête des chapitres ou des paragraphes. Elles ne s'imposent pas à l'auteur et il oublie souvent de les indiquer. Les souvenirs en usent si librement avec la chronologie que tel chapitre commencera par "Un jour..." et continuera par les indications "le lendemain... deux jours après... Lundi... le jour de la relève...", etc. L'auteur n'a pas l'air de se douter que ces indications de temps sont inutiles car le lecteur ne peut les rapporter à aucune date qui serve de point de départ; elles demeurent vides de sens.

Les souvenirs constituent une classe très abondante où les œuvres médiocres sont nombreuses. Les unes ont été rédigées sans notes, la mémoire étant le seul guide de l'auteur; guide douteux qui conduit l'esprit le plus sincère aux pires erreurs. Il est curieux de constater la confiance que l'on accorde trop souvent à la mémoire. Cependant aucun témoin d'aujourd'hui ne songerait à se vanter, comme le capitaine Coignet, d'avoir tout écrit de mémoire, et de n'avoir jamais pris de notes. D'autres souvenirs ont été écrits à l'aide de carnets incomplets, mal datés, irrégulièrement tenus. Il y a cependant parmi les souvenirs quelques œuvres excellentes, évidemment rédigées d'après un carnet bien tenu, mais les auteurs n'ont pas été frappés de l'importance des dates et ils les ont trop souvent sacrifiées; leur récit y perd, non pas en vérité, mais en clarté.

Les réflexions

Les réflexions comprennent des pensées, méditations, études psychologiques, ainsi que la philosophie et la critique de la guerre. Ce genre est indépendant de la chronologie: il s'occupe plutôt de séries de faits de même nature que de séries de faits successifs. Les guerres du passé ne nous offrent pas d'exemples de ces œuvres; c'est donc le genre le plus original et qui, plus que les autres, mérite d'être mieux connu. Sans doute il n'est pas de bon livre de guerre qui ne contienne des réflexions et des critiques, mais tandis qu'ailleurs le témoin donne la première place à la relation des faits, cette relation est ici secondaire ou même absente, alors que l'esprit critique s'y donne libre cours et inspire des réflexions plus profondes, plus suivies, plus ordonnées. On trouve dans cette classe des livres de propagande et d'information, destinés à faire connaître le front, l'armée de la guerre, les opinions et les plaintes des combattants. Par certains côtés, ces livres peuvent se confondre avec ceux des civils et servir de pont entre la pensée du front et la pensée de l'arrière. Nous affirmons par contre qu'il exista entre ces deux pensées un gouffre resté béant et infranchissable pendant toute la durée de la guerre. Tout livre du front qui semble servir de pont, trahit la pensée des combattants. C'est le cas du témoin Louis Thomas, le plus fécond des auteurs du front: il a fait trop peu appel à son expérience personnelle de combattant pour épouser des idées qu'il croit nationales, patriotiques, normales, alors qu'elles ne sont fondées que sur l'ignorance de la guerre.

Les meilleurs livres de cette classe ne se contentent pas de critiquer la guerre; ils ont une partie constructive: le règlement de la paix, ses garanties, et la fondation d'une Société des Nations. Il faut noter que ces rêves d'avenir, imparfaitement réalisés aujourd'hui, étaient faits dans la tranchée au cours de la première guerre (Georges Bonnet, Albert Thierry). Rien ne démontre mieux la sagesse, la prévision, les vues prophétiques, des philosophes du front.

Les lettres

Il s'agit ici de volumes qui contiennent la correspondance d'un combattant, d'un seul. Nous n'avons pas voulu tenir compte des recueils de lettres qui sont des anthologies, et offrent un choix fait dans la correspondance d'un grand nombre de combattants. Ces derniers documents sont trop fragmentaires, la pensée de chaque témoin est insaisissable ou ne se manifeste pas dans toutes ses nuances. On ne saurait juger personne sur une lettre ou sur quelques pages de courts extraits, d'un choix tendancieux.

Les lettres s'apparentent au journal au point de vue de la chronologie, laquelle donne au livre son plan, ses titres, ses subdivisions. Elles diffèrent des quatre autres genres par ces deux caractères: 1° elles n'ont pas été écrites en vue de la publication: 2° toutes les correspondances publiées jusqu'ici étant celles de soldats tués, les auteurs n'ont ni édité, ni amendé, ni corrigé leur texte, et le choix ou l'omission de

telle lettre ou de tel passage est le fait d'autrui. La préparation et le choix des textes publiés, les corrections, les annotations et les commentaires, ont été faits par des parents ou amis, presque toujours des civils, mal préparés à juger la valeur des lettres et la légitimité des opinions, à choisir les extraits les plus dignes de figurer dans le volume, trop portés d'ailleurs à omettre tout ce qui ne cadrerait pas avec leur idéal héroïque de gens de l'arrière. Sans s'en douter, ils ont trop souvent trahi leur auteur en supprimant l'expression de certaines idées qu'ils jugeaient indignes d'un héros tombé pour la France. En lisant ces lettres il faut toujours se dire que l'auteur est peut-être allé plus loin dans ces lettres manuscrites que dans le texte que nous lisons. Cela constitue une faiblesse pour ces documents, mais cette faiblesse est largement compensée par des avantages que seules les lettres peuvent avoir. Le souci littéraire, s'il n'est pas toujours aboli, est évidemment moins présent que dans les autres genres. Mais surtout les lettres donnent la certitude que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venue les modifier. L'impression immédiate, de premier jet, spontanée, primesautière, voilà ce que les lettres donnent, et ce dont seules elles peuvent nous offrir la certitude. Or ce que nous prisons le plus dans les impressions personnelles du front, c'est la vérité du moment, la vérité du témoin qui vient de voir et d'agir et de sentir. L'histoire peut attendre, elle gagne à attendre, à corriger, à réviser. Tout au contraire, les impressions de témoins ont tout à craindre du temps, du délai, du recul, avec leurs repentirs qui sont des palinodies.

Les lettres constituent la plus petite des cinq classes, alors qu'elles devraient être la plus grande. Il n'y a que douze combattants tués dont on ait publié la correspondance complète ou par extraits assez longs pour constituer une expression adéquate de la pensée de l'écrivain. Les documents de cette classe sont si précieux que nous avons, dans *Témoins*, ajouté seize recueils trop incomplets aux douze premiers. Ces extraits trop courts sont cependant suffisants pour donner une idée du témoignage qu'offrirait la correspondance complète si elle venait à être publiée un jour, et nous souhaitons vivement qu'elle le soit. Et il faut en éditer d'autres. Il y a en France plusieurs millions de correspondances de guerre dans les tiroirs. Sur cette masse il n'est pas téméraire de supposer que quatre ou cinq cents recueils uniraient la valeur littéraire à la valeur documentaire. Espérons qu'on les publiera et qu'on les sauvera de la destruction qui les guette.

Le roman

Ce genre se compose de souvenirs plus ou moins transposés, où l'auteur s'est effacé ou fait représenter par un personnage fictif. C'est un genre hybride auquel il est interdit d'être conforme au roman normal, même au roman historique, car il y a trop de données imposées, mais qui peut s'identifier avec les souvenirs dans le cas des meilleurs romans du front. Le témoin-romancier est un nouveau venu dans le monde des lettres; il n'a pas de prédécesseurs dans les guerres antérieures; il ne peut se réclamer ni de Vigny, Zola, les Margueritte, non-combattants, ni de Tolstoï, témoin en Crimée mais narrateur des campagnes napoléoniennes.

Les romans de guerre sont peu nombreux en France, moins nombreux qu'on ne croit (je parle de romans par des témoins, de romans où la guerre n'est pas un accessoire mais le sujet essentiel). Ce genre est représenté par des œuvres telles que *Gaspard*, *Le feu*, *L'appel du sol*, *Le miracle du feu*, *Clavel soldat*, *Les croix de bois*, *Le prix de l'homme*, *La percée*, *L'équipage*, *Le sel de la terre*, *Les vainqueurs*, *La guerre à vingt ans*, *Les suppliciés* etc., soit guère plus d'une vingtaine. Mais il faut classer dans le genre roman les recueils de contes, les souvenirs mêlés de plus de fiction que d'observation, les souvenirs transposés, ce qui triple le total primitif.

C'est parmi les romans qu'il faut chercher les succès de librairie, encore faut-il se limiter à ceux de Barbusse, Dorgelès, Benjamin, Duhamel. Mais ce succès n'est pas la mesure de la valeur documentaire, ni de l'estime du public dans l'avenir. Œuvres de circonstance, écloses au moment favorable, elles ont assuré à leurs auteurs une renommée immédiate. Mais leur triomphe actuel a causé deux genres d'erreurs: il a fait croire au public que les livres de guerre des autres genres n'offrent aucun intérêt et sont dénués de valeur; il a confirmé le public dans sa conception traditionnelle d'une guerre mélodramatique, où l'arme blanche, le corps à corps, le meurtre individuel, jouent un rôle essentiel, comme chez Marbot et Coignet, comme dans les anecdotes de la presse de guerre, comme dans les œuvres techniques de nos stratèges officiels avant 1914. Ceux qui souhaitent que la vérité de la guerre se fasse jour regretteront qu'on ait écrit des romans de guerre, genre faux, littérature à prétention de témoignage, où la liberté d'invention, légitime et nécessaire dans le roman strictement littéraire, joue un rôle néfaste dans ce qui prétend apporter une déposition. Tous les auteurs de romans de guerre se targuent de parler en témoins qui servent la vérité, qui révèlent au public la guerre telle qu'elle fut; ils s'indignent si on élève un doute sur le moindre détail de leurs récits. Comment concilier cette prétention avec la liberté d'invention et l'indépendance de l'artiste? En fait les

romans ont semé plus d'erreurs, confirmé plus de légendes traditionnelles, qu'ils n'ont proclamé de vérités, ce qui était à prévoir. Il faut cependant noter la valeur documentaire des romans de Bernier, Naegelen, Escholier, Werth. Ils sont justes parce que les auteurs ont renoncé à la liberté d'invention, ont raconté fidèlement leur campagne avec toutes les précisions de temps et de lieu, et n'ont introduit un élément fictif que dans ce qui ne touche pas aux faits et aux sentiments de leur expérience du combat. Ce sont des romans autobiographiques.

La critique que nous faisons des romans dans *Témoins* ne prétend pas corriger les jugements de la critique littéraire, à moins que celle-ci ne sorte de ses attributions et jugeant la valeur documentaire. Notre critique n'a rien de commun avec celle des publicistes cantonnés dans le domaine strict de la littérature; elle n'est jamais fondée sur ce qui détermine leur opinion; elle exige non pas le goût, le talent, le sens de la mode du jour, mais une longue information préalable, la technique du contrôle et une familiarité avec l'ensemble du sujet, c'est-à-dire les livres de guerre dans toute leur diversité. Quand, par exemple, nous exprimons un jugement défavorable sur *Les croix de bois* nous nous fondons sur les mêmes principes qui nous font dire que les récits de guerre de Balzac, non-combattant et non-témoin, ne mériteraient pas les réfutations détaillées que nous sommes en droit de faire au combattant qui prétend témoigner, ou dont on a présenté l'œuvre fantaisiste comme un témoignage.

Chapitre 4

Littérature et témoignage

L'art et l'histoire

Nous n'avons pas l'intention de discuter la trop fameuse question des droits respectifs de l'art et de la vérité, ou du conflit entre l'indépendance de l'art et le besoin pour l'homme de trouver, voir et admirer la vérité. Mais il est une question plus limitée qui nous importe ici et qui nous oblige à faire allusion à la première: le conflit entre l'indépendance de l'art et les exigences de la vérité historique ou, plus spécifiquement, le conflit entre l'imagination de l'écrivain et le témoignage acceptable par l'histoire. Si l'artiste est fondé à réclamer son indépendance à l'égard des idées reçues, de la tradition, des intérêts de classe et de politique, de la patrie, de l'histoire..., on ne saurait, par contre, dénier à l'historien le droit strict d'accepter ou de refuser les témoignages des gens de lettres, suivant qu'ils se conforment ou non aux exigences de la critique historique. L'histoire ne veut pas imposer ses propres règles à l'art, mais elle se réserve le droit de n'emprunter à l'art que ce qui répond à ses exigences comme à ses besoins, c'est-à-dire ce qui, après enquête de la critique historique, peut être considéré comme document utilisable.

La liberté de l'art

Il est d'ailleurs peut-être exagéré de penser que la liberté des arts puisse être sans limite. L'opinion, mieux renseignée, est devenue plus difficile que jadis au sujet de l'exactitude et de cette vérité des choses qu'est la conformité à la nature. On ne pardonne plus à l'artiste certaines négligences ou ignorances. Du peintre on exige des paysages vrais, des animaux vrais, au lieu des paysages abstraits d'il y a cinq cents ans et de ces lions, chameaux ou singes qui n'avaient aucune ressemblance avec les animaux vivants. Les peintres avaient tout loisir d'observer les formes du cheval, mais il a fallu attendre le XIX^e siècle pour trouver des tableaux où les chevaux ne ressemblaient plus à des porcs gras. Il a fallu plus de cinquante ans de documents photographiques pour qu'on peigne le vrai galop, que l'œil discerne cependant fort bien, au lieu du vol plané des tableaux et gravures d'hier. Le progrès des connaissances exactes a développé le goût du réalisme, il a influé sur les canons de l'art. Ajoutons que la liberté de l'art a toujours été limitée par l'absurde, et notons en passant que la mythologie n'est pas absurde. Si l'art était vraiment libre on pourrait concevoir Corot, désireux de mettre quelques tons vifs sur sa toile, plaçant des oranges sur les saules et des fleurs de magnolia sur les chênes. L'artiste n'est donc libre à l'égard de l'opinion que dans la mesure où il s'astreint à respecter le bon sens et à peindre les objets avec un degré de vérité qui corresponde aux connaissances générales de son temps. S'il ne respecte pas cette vérité son œuvre tombe sous les coups de la critique, une critique avertie, bien informée, dont la mission est de défendre l'art contre ses propres excès de fantaisie.

La littérature de guerre est le seul domaine où la critique, gardienne de vérité, ne se soit jamais exercée; les intéressés en ont conclu qu'elle n'a pas le droit de s'y exercer. Les romanciers célèbres dont nous avons critiqué dans *Témoins* les inexactitudes et les inventions illégitimes nous déniaient le droit de contrôle en s'abritant derrière l'indépendance de l'art, en invoquant une vérité esthétique supérieure à la vérité des faits. Il est évident qu'ils ne se rendent pas compte de l'énormité de leurs erreurs ni de l'énormité du privilège qu'ils réclament. Ce privilège, aucun autre artiste ne songerait à l'invoquer, car c'est le droit à l'absurde, le droit de placer des oranges dans le feuillage des saules sous le prétexte que cela frappe l'imagination. Leur excuse est que la guerre est un domaine singulier parmi tous ceux qui s'offrent aux artistes, domaine inexploré par la critique, où le bon sens n'a jamais exercé son action de refrènement, parce que les réalités de la guerre ne sont pas permanentes et restent, en temps de paix, inaccessibles à l'observation et à la vérification. Même pendant les hostilités, ces réalités ne sont accessibles qu'aux soldats et officiers subalternes vivant au feu, tandis que les chefs, les soldats abrités, et tous les civils voient la guerre sous l'apparence légendaire imposée par la tradition. Cette tradition menteuse existe chez tous les peuples, dans tous les temps, et sa puissance est telle qu'elle suffit à expliquer tous les conflits armés.

La tradition littéraire

Les romanciers du front traitent un sujet dont la vérité est beaucoup plus difficile à saisir que celle des autres sujets offerts aux littérateurs ou aux peintres. La difficulté réside moins dans l'objet que dans l'esprit de l'artiste hanté par la mode littéraire, les procédés, le désir d'obtenir des effets, d'autre part obsédé par les légendes dont il n'a pas su conjurer l'emprise. Pour voir la guerre dans sa vérité, il faut des yeux tout neufs et un esprit désintéressé, donc du bon témoin, écrivain débutant ou expérimenté. La maxime *La vraie littérature se moque de la littérature* n'a jamais été aussi vraie qu'ici. Ceux qui font passer la littérature avant l'exactitude, au lieu de les mener de front toutes les deux, ont des habitudes de penser et de composer qui sont comme une infirmité quand il s'agit de traiter ce sujet tout neuf : la guerre. Pour un Genevoix débutant, ou un Deauville vétéran des lettres, la guerre est un sujet grand, terrible, et qui s'impose dans sa nudité ; ils l'abordent carrément, sans invoquer les Muses, sans se demander si Dame Littérature voudra de ce thème tel qu'il est, tout brut et sans fard, si le public saura s'intéresser à un récit dépourvu du mélodrame attendu, dépourvu des incidents traditionnels accrédités par Marbot, Paul Adam, et la presse de guerre. Les fanatiques de la littérature, par contre, ont l'habitude des thèmes dont on connaît l'effet certain, ils vivent dans l'atmosphère de guerre selon les livres ; la guerre selon les combattants les déroutent, elle bouleverse toutes leurs notions sur la bonne manière de composer un roman émouvant ; ils ne savent par quel bout la prendre, quel artifice employer pour rendre cette sauvage acceptable. En tant que sujet ils ne comprennent pas la guerre ; ils n'hésitent pas à la trahir en la découpant en chapitres de roman feuilleton. Cette trahison a d'autant plus de succès que le public y retrouve ses épisodes favoris.

L'excuse pacifiste

Mais on est prêt à passer sur bien des trahisons que nous révélons parce que les romans qui ont eu le plus de succès ne flattent pas la guerre et servent ainsi, pense-t-on, la cause de la paix. Nous croyons au contraire que c'est l'amour du monde pour la paix qui les a servis. Depuis la fin de la guerre, depuis 1916 même, le pacifisme est bien porté dans les milieux littéraires. La formule du succès est de présenter la guerre sous les apparences les plus sanglantes et les plus viles. Le public commet l'erreur de croire qu'il suffit de dire tout le mal possible de la guerre pour servir efficacement la cause de la paix. Il oublie de se demander si ce mal est vrai, si les horreurs qu'on lui dépeint sont conformes à la réalité que nous avons vécue, nous les combattants. Si le public était sage il devrait raisonner ainsi : la guerre est une maladie du genre humain, une de ces maladies comme la peste ou la fièvre jaune, dont on peut se garantir, qu'on peut même parvenir à supprimer du globe, si l'on prend toutes les mesures sanitaires exigées. Quelles sont ces mesures ? Comment les découvrir, les expérimenter, les appliquer ? En connaissant la maladie avec exactitude dans ses manifestations, sa propagation, ses porteurs de germe. Si un médecin ambitieux et sans scrupules publiait une étude à prétentions savantes où il dirait tout le mal imaginable de la fièvre jaune, lui attribuant, au hasard et sans enquête, des méfaits imaginaires ou empruntés à une tradition ignorante et périmée, ou les méfaits propres au choléra, à la tuberculose, à l'alcoolisme, - pourrait-on dire que cet arriviste a fait œuvre utile ? Si les académies de l'Europe, mystifiées par l'appareil pseudo-scientifique de l'œuvre, lui accordaient prix et médailles, sa valeur en serait-elle changée ? L'utilité des romans de Barbusse et de Dorgelès, l'utilité du roman de Remarque - livre dont le cas est encore plus significatif - est à peine plus réelle que l'utilité de l'étude médicale fantaisiste (notons que si, dans ce parallèle, le médecin est un mystificateur, les romanciers, Barbusse et Dorgelès tout au moins, ne sont coupables d'aucune supercherie consciente).

Rien ne sert de discréditer ce qui n'existe pas ; il est criminel d'égarer l'opinion ou de l'encourager à suivre la fausse piste où elle est déjà engagée. Il ne s'agit pas d'attribuer à la guerre tous les crimes, toutes les horreurs imaginables, sous prétexte qu'elle est un fléau. Il faut dénoncer ses crimes réels, révéler ses horreurs véritables, afin qu'on puisse éviter son risque en connaissance de cause. Accuser la guerre n'est pas à la portée de tous les écrivains. Pour faire ce réquisitoire il faut un esprit juste et une grande probité intellectuelle. L'écrivain dont la préoccupation première est, non pas de servir, mais d'imposer son œuvre au public, tombe inévitablement dans la fantaisie, le sensationnel gratuit, trop souvent le sadisme. Il n'a même pas besoin d'inventer, car les thèmes existent dans la littérature et servent depuis longtemps. Barbusse, Dorgelès, Remarque ne se sont pas mis en frais d'observation et d'esprit critique. Ils ont accepté des mains des bellicistes et Rodomonts d'hier et de jadis la notion traditionnelle du combat ; ils n'y ont rien changé, ils ont dépeint les mêmes bagarres, les mêmes assassinats à l'arme blanche, boucheries héroïques devenues sous leur plume boucherie démentes et inhumaines. Ils n'ont rien ajouté pour remédier à la carence de la psychologie chez leurs modèles : leurs poilus ont des goûts d'apaches et s'adonnent au meurtre avec un brio imité des brutes héroïques de nos fastes militaires apocryphes. C'est la plus révoltante calomnie de ces braves gens, le soldat français et le soldat allemand. La belle œuvre que voilà, pour des pacifistes ! La belle vérité qu'ils nous révèlent ! Ils ne l'ont certes pas puisée dans leur expérience

personnelle du combat. Littérateurs, doués du sens du public, avertis de l'attraction malsaine qu'exerce le geste tueur, le couteau sanglant, le cadavre mutilé, ils en ont joué hors de propos avec un art déformateur, et ont servi à la foule moutonnaire ce qu'elle lit depuis des siècles, mais en le colorant à la mode du jour.

La prétendue synthèse

Voici une autre échappatoire pour esquiver la critique. Ces littérateurs sont de grands esprits qui ne s'attachent pas aux détails; ils ne racontent pas leur guerre mais la guerre, ils ne donnent pas une photographie des faits mais une œuvre d'art autrement éloquente, ils brosent une grande image, une synthèse de la guerre. Ce sont là des mots et nous n'accepterons pas de les discuter abstraitement. C'est au texte des romans que nous avons affaire et nous n'y trouvons rien qui justifie ces nobles prétentions. Les détails? On les trouve aussi menus, aussi précis, aussi singuliers, dans ces romans que dans les carnets des bons témoins, mais les uns sont inexacts, les autres sont justes. En outre ce n'est pas en omettant les dates et les noms de lieu que l'on confère à son récit une signification générale. La chose serait trop facile en vérité. Cette absence de toute précision nécessaire n'a d'autre but que d'abriter le récit contre les objections du critique indiscret qui prétend vérifier. Zola et surtout Tolstoï qui n'avaient aucune raison de redouter les vérifications, et dont les romans ont une signification vraiment générale, ont fourni tous les détails chronologiques et topographiques permettant de situer leur récit. La synthèse? Où la voit-on? Est-ce dans l'attaque de Barbusse, dans l'épisode du meunier espion de Dorgelès, dans la scène des latrines chez Remarque? Bien loin d'être synthétiques, ces épisodes sont uniques, si uniques qu'ils ne rappellent en rien les scènes innombrables qui se passèrent au front. On peut en dire autant des autres épisodes des trop fameux romans.

Quant à la prétention d'avoir fait une œuvre d'art qui s'oppose à l'inepte photographie des carnets de guerre, elle révèle chez des auteurs grisés par le succès une outrecuidance puérile et un mépris pour le talent mal payé de leurs frères d'armes. Nous ne nions pas le talent d'écrivain de ceux que la fortune a gâtés, mais nous trouvons un talent égal, parfois supérieur, chez ces artistes probes Lintier, Cazin, Genevoix, Galtier-Boissière, Deauville, Pézard, pour ne nommer que ceux-là. On trouve chez chacun d'eux des morceaux d'une beauté si éclatante que rien ne les égale dans les romans à succès. Cette valeur esthétique n'a rien à craindre du temps parce qu'elle est autre chose qu'une réussite de style; elle a un fond solide d'observation exacte, de révélation sincère, de critique motivée. Méconnue aujourd'hui, elle le sera moins demain quand la mode aura changé. Faut-il rappeler que la renommée d'un auteur change souvent après sa mort et parfois de son vivant? Notre histoire littéraire devrait donner cette leçon aux enfants gâtés de la réclame et les ramener à plus de modestie, à plus de justice à l'égard de leurs camarades du front. Ils peuvent accaparer les avantages matériels, mais ils n'ont pas le droit d'accaparer le talent et de se dire les seuls artistes parmi leurs camarades écrivains de guerre. Ils n'ont pas le droit d'identifier leur œuvre à l'art et d'appeler contempteur de l'art le critique qui se permet de leur faire des objections. Ce n'est pas à leur art que le critique en a, c'est à leurs artifices.

Artistes ou témoins?

Par ce qui précède on voit que certains écrivains, aidés de quelques critiques littéraires, ont cherché à créer une confusion sur la nature ou le genre des romans de guerre. Tantôt ils réclament pour ces œuvres les privilèges de la littérature purement esthétique, tantôt ils prétendent avoir servi la vérité en créant une synthèse de la guerre plus exacte dans son sens profond, plus utile de par l'impression qu'elle produit, que la relation directe des témoins à carnets. On ne peut leur permettre de se réclamer ainsi de deux genres distincts, et d'échapper à toute critique en se baptisant, suivant les besoins, chair ou poisson. S'ils sont de purs artistes on doit les classer avec Vigny dont le récit de guerre *La canne de jonc* relève uniquement de la critique littéraire et ne saurait concerner la critique historique. Mais ni Barbusse, ni Dorgelès, ni Remarque, n'accepteraient une telle limitation du sens de leur œuvre. Ils ont beau être flattés du cousinage avec de grands artistes (Vigny, Balzac, Hugo, Mérimée), ils savent trop sur quoi repose leur renommée: sur leur réputation d'écrivains témoins de guerre. C'est pourquoi ils ont insisté pour déclarer leurs états de services au front, et pris soin d'étaler leurs décorations. Les éditeurs de Remarque dans les divers pays ont tenu à certifier son état de combattant; ils y ont pris tant de peine que nous sommes portés à douter de ce qui ressemble trop à une affirmation de pure réclame. Tout cela prouve que la vente des romans à gros tirages dépend de cette conviction qu'il s'agit d'imposer au public: l'auteur a vécu la guerre et son roman est inspiré de son expérience personnelle. Nous voilà loin du cas de Vigny, Tolstoï, ou Zola, car si l'on avait présenté Remarque comme un pur artiste, non-combattant, il est certain que le public n'aurait pas voulu de son œuvre.

Ainsi, malgré leurs déclarations contradictoires, les romanciers du front ne sont pas de purs artistes, parce qu'ils persistent à mettre en avant leur expérience du feu. Nous devons donc classer leurs œuvres dans ce canton de la littérature réservé aux écrits des hommes de lettres portant sur la critique, la biographie, les questions d'histoire, de philosophie, d'art, de politique, les récits de voyages, etc. Littérature à l'usage du public, tantôt mêlée de fantaisie ou de fictions, jamais austère, elle est distincte des travaux des érudits sur les mêmes sujets. Dans ce domaine les œuvres doivent presque toujours leur succès à la forme, mais c'est leur fond qui compte, exerce une influence et les fait survivre quand elles en sont dignes. Les romans du front y trouveront des frères dans les récits de voyage qui, comme eux, peuvent être des relations exactes, ou fantaisistes, ou plus littéraires que documentaires. Ce canton diffère de celui de la pure littérature par la façon dont la critique traite ses œuvres: elle ne se borne plus au point de vue esthétique ou de vraisemblance générale: elle aborde le détail des faits ou des opinions, elle contrôle, vérifie, signale les erreurs. C'est une critique intermédiaire; moins indulgente aux fantaisies, plus avertie et plus spécialisée que la critique littéraire, elle est moins poussée que la critique savante. C'est la seule critique qu'il soit raisonnable d'appliquer aux romans de guerre, la seule qui doive compter, et c'est malheureusement une critique qui, incertaine de ses droits et consciente de ses insuffisances, n'a pas osé s'exercer.

Devoir de la critique

Un critique peut se mettre à la hauteur de sa tâche en s'informant sur l'histoire, la philosophie; mais comment s'informera-t-il sur la guerre? La chose n'est pas impossible, mais dans l'état actuel des sources de renseignement c'est une tâche qui demande le sacrifice de trop de temps. La critique des livres de guerre a donc été faite par des critiques littéraires qui savaient de la guerre ce que tout le monde sait. Ils auraient dû se borner à juger uniquement du point de vue esthétique. Mais, sans comprendre la responsabilité qu'ils assumaient, ils ont jugé en même temps au point de vue documentaire, dans un sens d'ailleurs toujours favorable. Il s'en suit qu'on ne peut plus aujourd'hui se hasarder à relever des erreurs sans paraître animé des plus vils sentiments. Les auteurs populaires ont si bien pris au sérieux les éloges répétés de toute la critique sur la vérité et la probité de leur témoignage, qu'ils trouvent intolérable le nouvel examen qui découvre leurs faiblesses. C'est très humain et fort excusable. Il nous sera bien difficile de les persuader que notre critique est impartiale, et inspirée du seul désir de jeter un peu de clarté dans le sujet le plus confus dont les littérateurs se soient jamais occupés.

Chapitre 5

De la connaissance de l'homme par la guerre

Valeur générale des témoignages

Les souvenirs des combattants ont une utilité plus générale que je ne l'ai montré dans *Témoins* et dans les chapitres 1 et 3 du présent ouvrage. Ils peuvent servir à vérifier, préciser ou mettre au point les idées que les sciences de l'homme (sociologie, psychologie, morale, etc.) nous présentent pour expliquer la conduite, les actes, les sentiments de l'être humain, sauvage ou civilisé.

Mon but, je l'ai dit, est de montrer la contribution essentielle, indispensable, que les relations des témoins-acteurs du combat apportent à l'histoire militaire. Mais je ne saurais terminer ces considérations historiques sans dire un mot du vaste champ de recherches que j'entrevois au-delà de mon sujet strict. Je voudrais diriger l'attention des sociologues, des moralistes et surtout des psychologues vers les matériaux dont je m'occupe. Ils y trouveront de quoi combler bien des lacunes, compléter bien des notions et même rectifier quelques erreurs dans le domaine de leurs disciplines. Je n'annonce rien de nouveau, car dans les pages qui précèdent il est évident que la leçon donnée par les témoins ne se borne pas à l'information du public et à la documentation de l'historien.

Ce que je dis de la psychologie du témoin à la page 29 est déjà une preuve de la confusion grave que public et spécialiste ont commise en ne distinguant pas le témoin d'un fait accidentel du témoin d'une guerre de quatre ans. Ce que je dis du courage et de la peur à la page 69 est une preuve de la confusion non moins regrettable entre le courage dans le combat antique ou combat singulier et le courage dans la guerre moderne. Enfin toutes les citations de texte qui, dans *Témoins*, se rapportent à la psychologie du combattant (discipline, obéissance, abnégation, dévouement, sacrifice, héroïsme, patriotisme, haine de l'adversaire, ardeur pour la lutte, mobiles du combattant, réactions sous le feu, etc.) montrent que cette psychologie est fort peu connue et qu'il importe de l'étudier avec plus de rigueur scientifique.

Domaine inexploré

Je ne prétends pas que les psychologues aient fait preuve de légèreté dans les recherches qui les ont conduits aux conclusions qu'ils nous présentent. Mais je voudrais faire constater que leur domaine est imparfaitement exploré dans la région des émotions et des sentiments qui ne se manifestent que sous le feu. Et cela s'explique trop bien. Depuis que la psychologie moderne a adopté les méthodes expérimentales, les savants ont poursuivi des expériences multiples sur l'être humain considéré dans ses variétés d'état, de condition, de santé, de milieu. Ils ont observé les cas psychologiques les plus divers sur l'homme et la femme, sur l'enfant et sur le vieillard, sur l'athlète et sur l'infirme, sur les malades affligés de maux physiques ou mentaux, sur le civilisé, le sauvage et jusqu'à l'animal. Mais en dépit de leur variété, ces "sujets" ne peuvent fournir certains cas psychologiques dont l'importance sociale est aussi grande que l'intérêt scientifique. Seul le combattant offre ces cas spéciaux, mais on n'a jamais pu, malgré quelques tentatives illusoires, lui faire jouer le rôle de "sujet", car les savants n'ont jamais pu l'approcher dans les conditions favorables à l'observation. L'homme qui vit au feu demeure, en effet, dans une thébaïde fermée au reste du monde, un désert sans femmes ni famille, sans généraux ni gouvernants, et surtout sans observateurs ou psychologues autres que les quelques intellectuels en capote bleue qui ont eu l'heureuse idée de noter leurs impressions et de publier un livre de guerre. D'autre part, il était impossible au savant de reproduire les conditions de la bataille dans son laboratoire à Paris et de suivre les réactions d'un "sujet" placé dans ces conditions. Mais il se présente un autre moyen. Le grand nombre et la variété des notations spontanées prises au front, la haute valeur de quelques-unes, font que les livres de guerre offrent au savant d'aujourd'hui et de demain une ample moisson de faits ou de cas dont il peut tirer profit, dont il doit tirer profit puisqu'il n'existe aucun autre moyen de se mettre en présence de tels faits ni d'en provoquer la répétition à volonté. Le devoir s'impose au psychologue de puiser largement à l'unique

source d'information qui s'alimente dans la tranchée même, afin de combler les lacunes de son sujet et de corriger les notions fausses qui s'y sont glissées par insuffisance de documentation directe.

Trahison de la mémoire

L'analyse psychologique du témoignage est, en philosophie, une des questions dont les conséquences sociales sont évidentes, mais dont les répercussions les plus lointaines nous semblent ignorées des spécialistes eux-mêmes. Serait-ce un paradoxe de prétendre que la destinée future de l'humanité dépendra dans une large mesure de notre science du témoignage et de notre habileté à l'interpréter pour en tirer avantage ? Si nous arrivons à le mieux connaître, nous pourrions le filtrer plus savamment afin d'en rejeter l'erreur et d'en garder toute la vérité. Chacun sait qu'il est impossible au témoin de relater ce qu'il a fait et vu en restant strictement objectif. Il est homme et il est artiste, plus ou moins ; la fidélité mécanique du cinématographe lui est donc interdite. En outre, à la guerre le témoin est soumis à des émotions d'une force exceptionnelle au moment même où se passent les faits les plus intéressants à noter et plus tard à raconter. Parfois le témoin se fie à sa mémoire pour préserver les faits et ne prend la plume que plusieurs mois ou plusieurs années après les événements. Or les infirmités de la mémoire ont été le sujet d'expériences concluantes ; elles sont bien connues des psychologues. Le témoin oublie, mais s'il se contentait de perdre la trace des faits il n'y aurait que demi-mal. En réalité sa mémoire le dupe : elle recrée à mesure ce qu'efface l'oubli et cette création n'est jamais conforme à la réalité primitive. Elle est inspirée par des notions longuement entretenues dans l'esprit, en l'espèce par l'image traditionnelle et légendaire de la guerre. Cela explique comment ce témoin pourra raconter, en toute bonne foi, qu'il a vu et accompli des choses conformes à la guerre selon les livres, mais en contradiction avec son expérience de combattant. D'autres fois le témoin a un carnet où il inscrit jour par jour, et même plusieurs fois par jour, ce qu'il vient de voir, de faire, de sentir. Lorsqu'il rédigera plus tard, ses notes lui fourniront assez de points de repère pour empêcher toute erreur majeure, toute déformation d'ensemble. On comprend pourquoi la critique de *Témoins* insiste sur la valeur documentaire de la déposition des poilus à carnets ; cette valeur s'impose d'ailleurs avant même qu'on ne se rende compte du moyen qui a permis de préserver la spontanéité des impressions.

Fondement du critère

J'ai parlé de témoins sûrs et de témoins douteux. On a contesté à ma critique le droit de faire ces distinctions, d'attribuer ces degrés de valeur d'après ma propre expérience de témoin. Le témoin le plus consciencieux, m'a-t-on objecté, celui dont l'expérience est la plus variée, ne peut avoir connu tous les faits car ils s'en trouvent souvent qui sont exceptionnels, étranges, incroyables. Je ne serais donc pas fondé à réfuter les récits qui ne concordent pas avec mon expérience, parce que je ne peux pas avoir tout vu, tout connu d'une réalité complexe où l'absurde côtoyait parfois le banal. Je l'accorde et je reconnais que le témoin le plus parfait ne saurait prétendre à l'omniscience au sujet des choses de la tranchée. J'ai vu, en somme, ce que mes camarades ont vu, parfois moins. Mais pendant la guerre j'ai élargi mon expérience de témoin individuel par la lecture assidue des récits du front provenant des expériences soit communes, soit singulières, de mes camarades. Ce fut le début de ma documentation et, à cette date, elle eut l'avantage de diriger ma curiosité vers certains faits peu connus ou controversés, encore observables et qui allaient bientôt ne l'être plus. Je crois donc avoir été un observateur privilégié parce que mieux averti grâce à l'étude des œuvres des autres combattants. Les années d'après-guerre ont parfait mon information en me permettant, non seulement de compléter, approfondir et comparer mes lectures sur notre guerre, mais de découvrir les textes des combattants du passé où trône, au tout premier rang, l'œuvre psychologique du colonel Ardant du Picq. Il s'ensuit que mon expérience personnelle du front est désormais fondue avec les rapports de l'expérience commune ou exceptionnelle des combattants d'hier et de jadis, que je la sens assez complète, assez sûre, pour me permettre d'entreprendre une œuvre de critique où elle servira, non pas de seul critère, mais de critère principal. La prétendue omniscience que certains m'attribuent dans un esprit de satire est la connaissance que tout investigateur peut obtenir lorsqu'il s'est longuement spécialisé en un sujet limité.

Exceptions et cas généraux

Quant à l'existence de tel fait exceptionnel qui ne se serait produit qu'une seule fois et qui n'en est pas moins légitime et intéressant, il importe de constater que la guerre n'est pas plus complexe que toute autre activité humaine, et qu'elle n'a pas le privilège des faits rares ou uniques, absurdes ou incroyables. Arguer de ces faits pour arrêter toute tentative de recherche ou de critique équivaudrait à interdire tout progrès dans les diverses branches de la connaissance. Parce que l'exception existe partout, il serait interdit de conclure quoi que ce soit, de présenter aucun résultat.

A la guerre comme ailleurs, ce qui nous importe ce sont les cas généraux, les faits communs à plusieurs témoignages. Ce sont ceux qui caractérisent la guerre et nous permettent de la voir, en somme, telle qu'elle est. Ce n'est pas à dire que les cas exceptionnels soient inutiles à connaître. Il est vrai que l'historien devra les négliger, mais le psychologue y trouvera une matière particulièrement fertile. Et il n'est pas impossible d'en connaître qui soient sûrs car on les découvre dans presque tous les récits des bons témoins. Je n'ai jamais refusé de les accepter lorsque la probité du témoin m'est par ailleurs garantie. Mais, comme je l'ai dit à la page 28, le fait essentiel que mes études comparatives des textes du front m'ont fait découvrir est que, contrairement à ce que l'on croit, tous les bons témoins sont d'accord sur les cas généraux, cas fondamentaux, et cependant ignorés ou déformés par la grande majorité des gens, trop soumis à la conception traditionnelle de la guerre, laquelle est commune, dans presque toutes ses parties, aux bellicistes, aux pacifistes et aux indifférents. Les cas généraux, si bien établis par les témoignages sérieux d'hier et de jadis, sont justement ceux qui seront le plus utiles à l'histoire comme à la sociologie, à la morale, à la psychologie. Sans entrer dans le fond du sujet je veux mentionner brièvement, à titre d'indication, quelques idées reçues, chez le public comme chez les spécialistes, et qu'il importe de remettre à l'étude parce qu'elles sont en contradiction avec l'expérience générale et concordante des combattants véridiques.

Le goût du risque

La fausse vérité la plus indûment admise et la plus funeste par ses conséquences est celle qui concerne le goût du risque. Dans son opusculé sur *L'état de guerre*, Rousseau prétend que l'homme est naturellement timide et qu'il ne fait la guerre que contraint par l'état de société. L'idée est juste, elle fait honneur à la perspicacité d'un homme qui devina beaucoup de choses qu'il ne pouvait connaître de près. Mais elle n'est pas expliquée et paraît fausse parce qu'elle semble nier l'instinct combatif et le goût du risque. On eut vite fait de réfuter Rousseau en invoquant la lutte, phase essentielle de la vie: combats d'animaux, combats de sauvages, rixes et duels, tous spontanés et non imposés par contrainte. On en conclut que la guerre est naturelle à l'homme parce qu'elle satisfait un de ses instincts primordiaux; on parla de notre atavisme de brutes avides de violence; on affirma que le sang versé ne répugne pas plus au civilisé d'aujourd'hui qu'à l'homme de Cro-Magnon. La guerre nous serait donc un besoin. Si, pour éviter la répétition fréquente des ruines matérielles, nous tâchons de la rendre plus rare, et si nous y parvenons pour quelque temps, nous n'arriverons jamais à la supprimer parce qu'elle fait partie intégrante de notre nature.

D'autre part le témoignage à peu près unanime des combattants prouve que la guerre est haïssable, sans réserve, à celui qui la fait, et que le goût du risque n'existe ni à l'assaut, ni sous le bombardement. Le combattant a vécu la réalité qu'il affirme et il a raison contre la philosophie de cabinet. Celui-ci a commis la faute de conclure indûment des combats singuliers aux combats de la guerre. Dans les premiers le goût du risque s'explique par la confiance du champion en sa force et son adresse, sa certitude d'influer personnellement sur son destin et l'issue du combat, sa capacité de défendre son corps et de soutenir sa chance. Une rixe, un duel, offrent à l'homme courageux l'occasion de prouver sa valeur à autrui comme à lui-même. On a d'ailleurs exagéré ce goût du risque et il se pourrait que la contrainte s'exerçât dans tous les cas (instinct génésique et faim chez les animaux, codes d'honneur tyranniques chez les hommes). Dans *Témoins* (pages 377 et note 1) je crois avoir montré que le tigre n'a pas le goût du combat et qu'il ne diffère pas du lièvre par sa crainte du danger. Quoi qu'il en soit de ce prétendu goût de risquer sa vie, le danger à la guerre prend une tout autre figure que dans les luttes individuelles. Le risque demeure tout entier dans les mains de la fatalité et le combattant ne peut protéger son corps ni par son courage, ni par sa force, ni par son adresse, ni par son moral, car on n'exerce pas son ascendant sur l'obus qui vient. Le poilu se voit victime impuissante et il éprouve l'intolérable angoisse d'attendre le coup fatal du destin aveugle. Il envie le sort des deux buffles affrontés dans la savane, car le plus faible lie les cornes qui le menacent, il peut esquiver les coups et même s'échapper; il envie les guerriers papous qui peuvent rompre et parer; il envie les champions d'un duel ou d'une rixe qui tiennent leur vie dans leurs mains et dont tous les efforts n'ont d'autre but que de la protéger. Les efforts demandés au pauvre poilu n'ont rien à faire avec la protection de sa vie, et s'il a horreur de sa tâche c'est que le contraire serait absurde. Seuls l'aviateur et le patrouillard isolé ont parfois les privilèges du combat singulier, mais ces cas sont bien plus rares que l'anecdote ne l'a fait croire.

Autres exemples

Une confusion identique, et qui s'explique par le même raisonnement, existe au sujet du courage et de la peur qui, à la guerre, n'ont pas le moindre rapport avec le courage et la peur en temps de paix. Dans

ce dernier cas courage et peur s'excluent, tandis qu'à la guerre ils coexistent le plus souvent, ou du moins le courage n'exclut jamais la peur. Le seul poilu qui puisse être indemne de peur, temporairement, est l'insensé: l'homme commotionné par un obus ou insensibilisé par excès d'émotion. Pour plus de détails je renvoie à ce que j'en dis à la page 69, aux récits de Galtier-Boissière, de Lintier et de Laquière, et surtout à la belle analyse de Marot.

Les mobiles du combattant ont été idéalisés par des gens qui n'ont pas la moindre notion de la puissance des effets de la bataille sur le corps et sur l'esprit, par suite sur les sentiments et les opinions. Je les engage à lire les pages vigoureuses d'un tué de la guerre, Louis Mairet, sur les mobiles du poilu de 1916. Et que peut la discipline? Quelle action peut-elle conserver quand l'homme est sous la menace d'une force bien autrement terrifiante, bien plus présente et immédiate? La discipline ne suit pas la vague d'assaut, elle reste au poste de commandement.

On parle de la haine du poilu pour l'adversaire parce qu'en effet la haine est un élément essentiel du combat singulier. Si le buffle n'était pas furieux il ne se battrait pas. Mais des raisons qui expliquent la haine, colère ou fureur dans ces luttes d'animaux ou d'hommes, aucune ne subsiste au front où l'adversaire reste invisible, où individuellement il ne vous menace pas de sa personne, enfin et surtout, où l'on sait qu'il est un pauvre diable aussi torturé d'angoisse que soi. Cette absence de haine est confirmée par de multiples citations que l'on trouvera dans *Témoins*.

L'emprise de la légende

Ces quelques indications suffisent, je crois, pour montrer le conflit entre les idées généralement admises, même par les psychologues, et l'expérience du front. Certes les témoins ne sont pas unanimes sur ces questions, car plusieurs n'ont pas su résister aux opinions qui prévalent dans les livres, la presse ou leur milieu social. Ils n'ont pas eu la force de remonter le courant, ils suivent la majorité de la nation sans comprendre que son ignorance des faits est complète. Mais par leurs faiblesses mêmes, par leur capitulation ou leur palinodie, ces témoins trop souples offrent un nouveau problème, une étude psychologique supplémentaire, que je désire signaler aux chercheurs.

Si, en effet, aux yeux de l'historien les témoins sûrs importent seuls - comme importent seuls les cas généraux -, aux yeux du psychologue les témoins douteux ou faux - comme les cas exceptionnels - constituent un sujet d'étude tout aussi fécond. Cela était vrai, sans doute, des témoins de faits usuels, avant la guerre, mais c'est plus vrai encore des témoins de guerre. Ceux-ci présentent le sujet le plus intéressant que le psychologue puisse étudier, le plus fécond en résultats significatifs, en données nouvelles sur l'esprit de l'homme, car le témoin de guerre est bien plus complexe et plus riche qu'un autre témoin. Il n'est pas seulement homme et artiste, il est gradé ou simple soldat, fantassin ou artilleur, religieux ou incroyant, socialiste ou conservateur, pacifiste conscient ou simplement désireux de la paix pour voir cesser son risque, littérateur ou érudit, etc. Tout cela, qui influe puissamment sur son témoignage, n'existe pas ou reste à peu près sans influence chez le témoin usuel. Mais l'agent déformateur principal, dans l'esprit du témoin de guerre, est la tradition: la guerre selon l'histoire, les romans et les journaux, la guerre apprise dès l'enfance, à l'école primaire, la guerre des discours officiels et des proclamations patriotiques, mais surtout la guerre gesticulante à la baïonnette et au couteau, guerre-rixer et corps à corps, - athlétique, sportive et héroïque, selon les uns, - odieux assassinat, meurtre réciproque par des civilisés abrutis d'alcool ou d'éther, ivres de carnage et barbouillés de sang, selon les autres...

Tous, nous avons dû lutter contre l'emprise de cette légende toute-puissante et c'est à peine si les plus lucides, les plus indépendants, ont réussi à défendre contre elle leur raison et la réalité de leur expérience. Le mensonge aux cent bouches était dans notre mémoire, il était dans tout ce que nous lisions, dans tous les commérages de secteur. Les cas si variés de cette lutte et de ces réactions, avec leur résultante, le dosage toujours changeant de fable et de vérité bigarrées dans les divers témoignages, constituent le problème principal de l'analyse psychologique que je propose ici aux spécialistes. La fascination exercée par la légende était telle que la majorité des combattants la racontaient dans leurs lettres et pendant leur permission au lendemain même des événements qu'ils travestissaient. D'autres, refusant de trahir la réalité, gardaient le mutisme sur ce qu'ils savaient. Aujourd'hui, après douze ans, je n'ose penser aux faits que doivent raconter les anciens poilus repris par la vie civile et la tradition. La légende a peut-être regagné tout le terrain qu'elle avait perdu dans la tranchée.

Réaction des témoins probes

Heureusement l'esprit du front a survécu dans les livres de guerre. Les combattants qui ont publié leurs impressions ne sont pas les premiers venus; ils constituent, pour la plupart, une élite même parmi les intellectuels et l'on constate que la moitié d'entre eux, peut-être, a su réagir totalement ou partiellement contre la tyrannie de la tradition, su échapper aux invites d'un public affamé de gloire ou avide d'horreurs sadiques. Ces hommes ont eu le mérite, presque inconcevable quand on comprend leur situation, de s'en tenir aux notations spontanées prises sous le feu, de rédiger et de publier d'après leur carnet un récit honnête, retenu, modéré, qu'ils ont refusé soit d'embellir, soit de pousser au noir, soit de rendre alléchant par des aventures singulières. C'est là un vrai miracle de probité, ou plutôt c'en serait un si l'on ignorait l'action d'un agent contraire à la tradition, et qui a fait prévaloir la vérité. L'horreur inspirée par la guerre a eu pour effet d'éveiller chez quelques combattants un désir passionné de crier la vérité, malgré tout et malgré tous, afin de démentir la tradition qu'ils avaient honte d'avoir jadis acceptée avant leur arrivée au feu. Bien qu'ils fussent fort excusables d'y avoir cru, avant l'expérience, plusieurs battent leur coulpe, se moquent de leur naïveté et font la satire de leurs anciennes illusions. On trouvera des exemples de cette attitude chez Jubert et Rimbault. Mais la retenue de leur style, la probe simplicité de leurs récits, nuit à la reconnaissance de leur mérite, et leur voix discrète se trouva étouffée dans le tumulte des vantardises héroïques ou des dénonciations sensationnelles. Ceux mêmes qui avaient à cœur de faire le procès de la guerre ont ignoré les témoins à charge les mieux qualifiés, pour prêter l'oreille aux favoris de la foule.

Erreur pacifiste : la brute sanguinaire

Les pacifistes ont en effet tiré parti de la légende. La sauvagerie des mêlées à l'arme blanche leur offrait contre la guerre un argument trop facile et trop émotionnel pour qu'ils fussent tentés de le négliger ou de douter de son exactitude. Une arme se présentait; on ne se demandait pas si elle était légitime. A leur tour romanciers et conférenciers en quête de succès tapageurs ont voulu profiter à la fois du pacifisme à la mode et des effets sensationnels que promettaient les échauffourées sanglantes de l'assaut traditionnel. Ils ont exploité sans scrupules les tendances du jour: l'amour de la paix et le goût du macabre, les aspirations les plus nobles et les appétits morbides. J'ai eu l'occasion cette année d'entendre un conférencier australien qui, aidé d'une réclame inouïe, parcourt les États-Unis en une tournée triomphale, trouvant partout salles comblées et répétant son unique sujet: le débarquement des Anzacs à Gallipoli en mai 1915. Il décrit l'atterrissement des Australiens sur la plage balayée par l'artillerie et les mitrailleuses, la furia de l'élan à la rencontre des Turcs, le choc des baïonnettes et le meurtre frénétique qui s'ensuit, les hommes soudain transformés en bêtes féroces par la volupté de tuer, le retour des passions ancestrales qu'allume la vue du sang humain. Il conclut en déplorant la honte et l'avilissement qu'est la guerre; mais il ajoute qu'elle existera toujours, quoi qu'on fasse, parce que la nature de l'homme ne se peut changer; la civilisation n'est qu'un vernis qui recouvre les brutes que nous sommes tous par atavisme; nous semblons policés, paisibles, inoffensifs, mais il suffit d'un léger choc sentimental pour faire éclater notre écorce de civilisés, de chrétiens, de charitables, et pour révéler l'anthropoïde aux fureurs bestiales. Un tel argument soulève des ovations, emporte les suffrages, et le public se flatte d'avoir entendu la plus magnifique apologie de la paix par le moyen de l'infamie de la guerre enfin révélée sans réticence par un témoin oculaire.

Erreur traditionaliste : l'héroïsme

Il s'agit là d'un homme pourvu d'une culture superficielle. Cet Australien n'a pas la conscience méticuleuse de l'érudit et son cas est celui du vulgaire ambitieux qui ne choisit pas les moyens pour atteindre argent et renommée. Il est, toutefois, des exemples plus inquiétants de la tyrannie de la tradition lorsqu'elle séduit un esprit voué aux travaux savants. Un ouvrage récemment paru montre le danger que la légende fait courir à l'exactitude des recherches philosophiques. Il s'agit d'un travail d'érudition sur la psychologie du combat. L'auteur a fait la guerre comme officier de troupe dans l'infanterie. Il a une expérience prolongée du front, il a combattu. Mais dès qu'il a pris la plume pour analyser les sentiments des combattants la tradition a surgi dans son esprit, a imposé silence à ses souvenirs de vétéran ou les a asservis. L'oeuvre, très consciencieuse par ailleurs, est devenue un exposé des sentiments et des actes au combat qui se conforme à ce que la tradition a de plus légendaire. L'auteur revient sans cesse à l'horreur de l'assaut, mais il laisse croire que l'assaut se termine par l'inévitable boucherie du corps à corps, et il donne à entendre que ses hommes, sous ses yeux, ont communément planté la lame dans la chair de l'ennemi. La légende du *Debout les morts* y est analysée tout au long et présentée comme un cas probant, destiné à vérifier telle notion psychologique. Le tissu de mensonges du Capitaine Coignet est cité et recité à l'appui de telles théories. Si les travaux d'érudition en psychologie font preuve de si peu de résistance

aux absurdités que la littérature populaire a vulgarisées, on peut juger de la défense que le gros public et la masse des combattants peuvent offrir contre l'ensemble de la tradition.

Recherche proposée

Je mentionne ce dernier cas pour convaincre les psychologues de l'impérieuse nécessité d'entreprendre des études rigoureuses sur la psychologie des combattants où serait utilisé tout ce que les souvenirs du front nous offrent de meilleur. Le triage que j'ai tenté dans *Témoins* rendra cette tâche désormais plus facile. Je demeure convaincu qu'on ne lira pas en vain les pages où les bons témoins nous ont légué leur testament de soldats lucides, leur volonté de s'en tenir aux faits observés et aux émotions ressenties, avec leur foi indéracinable en l'action lente et sûre de l'humble vérité.